

אֱלֹהֵינוּ יְהוָה אֱלֹהֵינוּ



**O**RDRE **M**A RTINISTE **T**RADITIONNEL



**L'ENSEIGNEMENT MARTINISTE**

*« Au cœur de l'ésotérisme judéo-chrétien »*



## SOMMAIRE

– AVANT-PROPOS .....	1
– PREMIER DEGRÉ	
Le symbolisme .....	5
– PREMIER DEGRÉ	
L’Homme triple .....	13
– DEUXIÈME DEGRÉ	
L’androgynat primitif .....	20
– DEUXIÈME DEGRÉ	
Les anges .....	28
– TROISIÈME DEGRÉ	
Les rêves .....	36
– TROISIÈME DEGRÉ	
La Kabbale .....	44
– QUATRIÈME DEGRÉ	
Le Livre d’Hénoch .....	52
– QUATRIÈME DEGRÉ	
Le Féminin sacré .....	60
– REVUE PANTACLE DE JANVIER 2018	
Le Golem .....	70
– REVUE PANTACLE DE JANVIER 2019	
Une parabole martiniste .....	78
– REVUE PANTACLE DE JANVIER 2020	
L’icône, un art sacré .....	86
– REVUE PANTACLE DE JANVIER 2021	
Le symbolisme du cœur .....	95

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les symboles :

© O.M.T.  
Janvier 2021

## AVANT-PROPOS

Étant parrainé depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle par l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, l'Ordre Martiniste Traditionnel est un mouvement philosophique qui perpétue la Tradition occidentale, et à travers elle l'ésotérisme judéo-chrétien. Moins connu que l'A.M.O.R.C., l'O.M.T. regroupe néanmoins des milliers de membres à travers le monde, hommes et femmes de toute nationalité, de toute culture et de toute religion. Convaincus que son enseignement et sa philosophie peuvent répondre aux aspirations de certains chercheurs, nous avons pensé opportun de rendre publics des extraits de manuscrits que les Martinistes étudient dans le cadre de leur affiliation. De cette manière, chacun pourra se faire une idée de leur contenu et de leur style.

Bien que les explications concernant l'enseignement martiniste figurent sur son site internet ([www.martiniste.org](http://www.martiniste.org)), il nous semble utile de rappeler qu'il s'échelonne sur trois degrés fondamentaux, suivis d'un quatrième qui consiste en un cercle de réflexion. L'accès à cet enseignement se fait de deux manières : 1) sous forme de manuscrits que l'on reçoit chez soi tous les mois ou auxquels on accède par internet ; 2) en se rendant dans un Organisme local et en étudiant ces manuscrits en présence d'autres membres. Ceux qui le souhaitent peuvent combiner ces deux formes d'affiliation, ce qui leur permet de relire et d'approfondir à leur domicile tout manuscrit qui leur a été lu lors des réunions auxquelles ils ont participé.

Un point important doit être précisé : pour fréquenter un Organisme martiniste et recevoir l'enseignement oral de l'O.M.T., il faut obligatoirement être Rosicrucien, car ces Organismes se trouvent généralement dans les locaux où se réunissent les membres de l'A.M.O.R.C. En revanche, pour étudier chez soi les manuscrits martinistes, il n'est pas nécessaire d'être Rosicrucien. Naturellement, un Martiniste non rosicrucien peut à tout moment s'affilier à l'A.M.O.R.C. et recevoir à son domicile l'enseignement qui lui est propre. S'il le souhaite, la possibilité lui est également donnée de se rendre en parallèle dans un Organisme de l'A.M.O.R.C., ce que font de nombreux membres de l'O.M.T.

Fondé en 1931, l'Ordre Martiniste Traditionnel se rattache à Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803). Connu sous le pseudonyme de Philosophe Inconnu, il écrivit plusieurs livres, parmi lesquels : «*Des erreurs et de la vérité*», «*Le tableau naturel des rapports existant entre Dieu, l'homme et l'univers*», «*L'Homme de désir*», «*Ecce homo*», «*Le Nouvel Homme*», «*L'esprit des choses*», «*Le ministère de l'Homme Esprit*». De toute évidence, ces livres sont une source d'inspiration pour les Martinistes, mais l'enseignement de l'O.M.T. inclut également des sujets qui n'ont pas été traités par Saint-Martin et qui s'inscrivent pleinement dans la Tradition occidentale et l'ésotérisme judéo-chrétien. En voici quelques-uns :

- Les origines de la Création
- L'Adam Kadmon
- La Chute de l'Homme
- La Hiérarchie des anges
- Le Temple universel

- La symbolique céleste
- L’Ancien Testament
- Le Nouveau Testament
- Les Évangiles apocryphes
- Les arcanes de la Kabbale
- Le Livre de la Nature
- Le Livre de l’Homme
- Les cycles de l’humanité
- La mission du Christ
- La Sophia
- La Jérusalem céleste
- Etc.

Il nous semble important de préciser que ces sujets d’étude sont traités sous un angle, non pas religieux, mais ésotérique et philosophique. À cet égard, l’enseignement martiniste n’est en aucun cas dogmatique, chaque membre de l’O.M.T. étant entièrement libre de l’interpréter et de l’appliquer comme il l’entend. Par ailleurs, il contient de nombreuses expériences destinées à intégrer intérieurement les notions abordées. En cela, le Martinisme est une quête spirituelle qui transcende l’intellect, conformément à ce que Louis-Claude de Saint-Martin lui-même déclara : « *Ce n’est pas la tête qu’il faut se casser, mais le cœur* ».

Mais le Martinisme ne se limite pas à un enseignement spirituel ; c’est aussi une philosophie. D’une manière générale, celle-ci consiste, pour reprendre les termes du Philosophe Inconnu, à « *faire fructifier le Germe divin* » que tout être humain possède en lui, et à mettre la Sagesse ainsi acquise au service de l’humanité. Vous noterez qu’une telle démarche est à la fois humaniste et spiritualiste. En fait, elle s’appuie

sur le fait que l'Ordre Martiniste Traditionnel constitue une Chevalerie qui se consacre, certes à transmettre son enseignement à ceux et celles qui en font partie, mais également à rendre le monde meilleur.

Si, après avoir lu ce livre, vous souhaitez nous contacter pour avoir de plus amples informations sur l'Ordre Martiniste Traditionnel, n'hésitez pas à le faire, par courriel ou par téléphone :

Courriel : [amore@rose-croix.org](mailto:amore@rose-croix.org)

Téléphone : 02 32 35 41 28

Avec nos meilleures pensées

La Grande Heptade de l'O.M.T.

Note : si vous le souhaitez, vous pouvez également consulter la revue *Spiritualité et Société*, qui consacra tout un numéro à une présentation du Martinisme. Il a pour titre « *Le Martinisme, des origines à nos jours* ». Vous le trouverez sur le site [www.martiniste.org](http://www.martiniste.org)

# PREMIER DEGRÉ

## MANUSCRIT N° 2

### Le symbolisme



*« Cherche Dieu dans ton âme, dont la nature est éternelle et qui contient toute l'Essence divine. ce faisant, vous ne ferez plus qu'un dans l'unité du Créateur et de la créature. »*

Jacob Boehme (1575-1624)

Théosophe

(Premier Maître de L.-C. de Saint-Martin)

## Le symbolisme

« Après avoir consacré le premier manuscrit à une approche de l'histoire du Martinisme, nous allons poursuivre avec l'étude du symbolisme en général.

Comme vous le constaterez, les symboles occupent une place très importante dans la Tradition martiniste. Il y a deux raisons à cela. En premier lieu, la connaissance initiatique qu'ils perpétuent a une portée qui dépasse les concepts que l'on peut exprimer avec des mots. En second lieu, l'homme, dans son état actuel, n'est plus en mesure d'accéder directement à cette connaissance. Cela dit, le symbolisme n'est pas spécifique aux enseignements martinistes. Depuis les origines de l'humanité, on le trouve sous une forme ou sous une autre dans de nombreux domaines. Aussi, avant d'étudier les symboles propres au Martinisme, il nous semble utile que vous ayez une idée claire de la nature et de la fonction des symboles en général.

### **Le mot « *symbole* »**

Sur le plan étymologique, le mot «*symbole*» provient du terme grec «*symbolon*», qui veut dire «*signe*» ou «*marque*». Dans l'Antiquité, le *symbolon* était un objet de céramique, de bois ou de métal, brisé en deux



parties. Pour des raisons évidentes, le rapprochement de ces deux parties et leur complémentarité constituaient un moyen de reconnaissance efficace entre chacune des deux personnes qui les possédaient ou auxquelles on les avait remises. À l'origine, nous voyons donc que le symbole représentait quelque chose que l'on séparait en deux dans le but de reformer un tout et de revenir à l'unité première.

Avec le temps, le mot «*symbole*» en est venu à désigner toute représentation figurative d'un concept, d'une idée, d'une action ou d'une situation. Si les symboles ont souvent leur origine dans le monde animal ou dans la nature en général, ils proviennent également des objets fabriqués par l'homme et sont alors artificiels. Certains d'entre eux ne sont formés que de quelques points ou de quelques lignes ; d'autres consistent en des figures géométriques plus élaborées, tel un triangle, un carré ou un cercle. À titre d'exemple, pour représenter la planète Vénus, on utilise une figure composée d'une croix surmontée d'un cercle.

Lorsque l'idée transmise à travers le symbole se réfère à quelque chose de concret, qu'il s'agisse d'un animal, d'un végétal ou d'un objet, sa représentation est aisée. En revanche, si elle est du domaine de l'abstraction, comme un concept ou un sentiment, elle est plus difficile à représenter. Dans ce cas, on doit utiliser un symbole illustrant le sens que l'on veut transmettre. Un lion, par exemple, peut être utilisé pour illustrer la notion de force ou de royauté. Si le concept ou le sentiment n'a pas d'équivalent dans le monde tangible, comme l'idée d'Omniprésence divine, on imagine alors un symbole permettant de comprendre

ce que l'on cherche à désigner. Ce type de symbole, que l'on peut qualifier de «*mystique*», trouve une très large utilisation dans l'ésotérisme, et c'est dans cette catégorie qu'il convient de classer la plupart des symboles martinistes.

Certains symboles sont universels. Le psychologue C. G. Jung les désigne sous le nom d'«*images archétypales*», car ils représentent des principes éternels, des «*archétypes*», que le subconscient de l'homme traduit en images. Ces principes éternels, ces archétypes, sont inscrits depuis la nuit des temps dans l'inconscient de l'humanité. Ils se manifestent en tant que structures psychiques dont les représentations peuvent varier selon les peuples et les cultures. À titre d'exemple, l'arbre existe dans tous les mythes relatifs à la création du monde et dans la plupart des traditions, sans qu'il y ait eu chez les peuples qui l'utilisent d'influences culturelles. Cela montre que les symboles ont des origines que l'on peut classer en deux grandes catégories : d'une part, ceux que l'homme choisit volontairement, consciemment ; d'autre part ceux qui s'imposent à lui d'une manière inconsciente.

[...]

Les symboles ont longtemps été considérés comme étant destinés à suppléer l'incapacité d'expliquer les choses d'une manière rationnelle et précise. C'est à la psychologie que l'on doit le regain d'intérêt des penseurs modernes pour le symbolisme. Les travaux de Carl Gustav Jung et de Mircea Eliade ont en effet montré que la pensée symbolique est consubstantielle à l'être. Leurs études ont révélé que les symboles et

les mythes ne sont pas des créations incohérentes de la pensée. Ils répondent au contraire à une nécessité et permettent de révéler les aspects d'une réalité qui échappent à notre entendement. Leur rôle est d'exprimer les modalités les plus secrètes de la Création et des êtres. Ils sont donc un intermédiaire privilégié entre le visible et l'invisible.

## **Le rôle des symboles**

Pour mieux comprendre l'importance du symbole sur le plan initiatique, nous devons évoquer ses fonctions principales. Tout d'abord, il possède une caractéristique importante, celle de substitution. En effet, il remplace notre faculté de raisonnement et transmet à notre conscience, sous une forme subtile, des notions que notre intellect ne peut encore percevoir à un moment donné de notre évolution spirituelle. En cela, le symbole parle à l'âme et au cœur, sans l'intermédiaire de la raison ou du mental. Par un travail de méditation et d'introspection, il permet graduellement de percevoir ce qui est inconnu et exprime dans notre conscience ce qui échappait à notre compréhension.

Selon Jung, les symboles n'expliquent rien en eux-mêmes. Ils ajoutent une dimension particulière à notre vie psychique, en ce sens qu'ils établissent des relations et des médiations entre le visible et l'invisible, le matériel et le spirituel, la terre et le ciel. Ils participent à notre évolution intérieure et font voyager notre pensée à travers les différents plans de la Création. Ils nous font pénétrer dans l'inconnu et nous permettent d'étendre le champ de notre conscience. À l'opposé de la force centripète d'un

intellect qui veut sans cesse tout ramener à lui, le symbole manifeste une force centrifuge mettant celui qui l'observe en communion avec le Tout. Il est également un facteur d'équilibre de la psyché humaine.

Selon Mircea Eliade, un symbole permet la libre circulation à travers tous les niveaux du réel. Il a également une fonction unificatrice, car il permet d'obtenir une synthèse du monde et de remonter à l'unité en parcourant les différents plans de la Création. Ce penseur considère également qu'un symbole ne se limite pas à évoquer une idée ou une qualité ; il représente tout en voilant, d'où son aspect mystérieux. Par le dynamisme qui lui est propre, il élève la conscience vers des plans supérieurs, et par les différents mouvements qu'il entraîne dans l'âme, il agit comme un transformateur d'énergie psychique. Sa fonction s'exerce donc à différents niveaux et concerne la globalité de notre être.

Tout au long de votre quête martiniste, vous rencontrerez de nombreux symboles, car ceux-ci constituent le langage de base des rituels et des textes véhiculés dans notre Ordre. Ils sont le guide de l'Initié dans sa recherche des Mystères perdus et lui sont indispensables pour appréhender l'infini. À cet égard, ils ne sont pas destinés uniquement à enrichir nos propres connaissances, mais sont également des outils permettant de nous élever en conscience vers les mondes supérieurs. En outre, comme vous le remarquerez au cours de votre cheminement initiatique, il est impossible de limiter la signification d'un symbole particulier à une définition dogmatique.

[...]

## Les textes symboliques

Depuis la nuit des temps, la Tradition a utilisé des récits symboliques pour véhiculer la Connaissance. Parmi ceux qui nous sont familiers, citons la «*Chute d'Adam*», le «*Déluge*», l'«*Arche de Noé*», l'«*Âge d'or*», les «*Douze travaux d'Hercule*» ou encore «*Prométhée*». Nous aurons d'ailleurs l'occasion de nous référer à de tels récits lors de nos études martinistes. D'ores et déjà, nous devons préciser que ces textes symboliques sont destinés à nous faire découvrir les sphères les plus profondes de l'existence. C'est pourquoi nous devons éviter de trop les intellectualiser et avoir à la pensée que la plupart se réfèrent à des événements qui ne relèvent pas du temps linéaire, mais de ce que l'on peut appeler le «*temps sacré*». Autrement dit, ils se sont déroulés, non pas à un moment historique déterminé, mais dans ce que l'on nomme le «*temps primordial*», un temps avant le temps. Certains peuvent aussi se rapporter à un temps à venir, un temps après le temps, car sur le plan invisible, le temps et l'espace n'ont plus de signification. À ce sujet, le Zohar nous rappelle : «*Malheur à l'homme qui ne voit dans ces textes que de simples récits et des paroles ordinaires. Ces textes ne sont que les vêtements de la Loi. Malheur à celui qui prend ces vêtements pour la Loi elle-même !*».

[...]

Voici les données essentielles que nous devons vous transmettre avant que vous ne commenciez votre voyage à travers la symbolique martiniste. Cette introduction à l'étude des symboles doit vous inciter à leur accorder plus d'attention, que ce soit à

l'égard de ceux que vous rencontrerez dans vos études martinistes, ou vis-à-vis de ceux qui interviennent dans votre vie mystique en général. Les uns comme les autres sont de la plus haute importance, car ils enseignent des vérités universelles et sont des instruments de développement spirituel. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

**PREMIER DEGRÉ**

**MANUSCRIT N° 13**

L'Homme triple



*« L'Homme est plus ancien qu'aucun être de la Nature ; il existait avant la naissance du moindre des germes de vie, mais il n'est venu au monde qu'après eux. »*

Martinès de Pasqually (1710-1774)  
Théurge  
(Second Maître de L.-C. de Saint-Martin)

## L'Homme triple

« Dans le manuscrit précédent, nous avons étudié ce que la Tradition martiniste enseigne à propos de l'origine du corps physique de l'homme. Nous avons vu qu'il possédait un corps glorieux lorsqu'il occupait le centre de la Création universelle, et qu'à la suite d'une faute, il fut revêtu d'une enveloppe de matière. Nous allons poursuivre cette étude et voir aujourd'hui de quoi il est constitué en tant qu'être incarné.

La Bible rapporte que *«Dieu a fait l'homme à Son image»*, ce qui fait de lui un être privilégié. Pour ce qui est du monde matériel, la Tradition martiniste enseigne qu'Il ne l'a pas créé Lui-même, mais, comme nous l'avons précisé dans les manuscrits précédents, qu'Il confia cette mission aux Esprits qui Lui étaient restés fidèles. Dans le récit de la Genèse qui relate les six Jours de la Création, il est d'ailleurs précisé chaque fois que telle ou telle chose fut créée selon Sa volonté, comme Il l'avait ordonné. On peut lire par exemple : *«Alors Dieu dit : “Qu'il y ait de la lumière”, et il y eut de la lumière»*. En revanche, pour ce qui concerne l'homme lui-même, il est précisé dans le texte biblique : *«Alors Dieu dit : “Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance...”* (Genèse 1,26).



Naturellement, ce n'est pas dans le corps de l'homme qu'il faut chercher une ressemblance avec Dieu, car nous avons vu qu'il fut émané en tant que Mineur quaternaire spirituel, c'est-à-dire en tant qu'Esprit. On peut donc se demander comment un être aussi pur en est venu à revêtir un corps de matière, cette union entre deux éléments de nature opposée étant apparemment impossible. En fait, nous trouvons ce genre d'union dans le monde matériel, à l'exemple du feu et de l'eau qui s'unissent par l'intermédiaire de la terre. Le même principe s'applique à l'homme. En effet, d'un point de vue martiniste, il est corps, âme et esprit, l'âme servant de médiateur entre le corps et l'esprit.

### **La composition triple de l'homme**

La composition triple de l'homme se retrouve dans de nombreuses traditions. Un texte fondamental de l'Inde, le «*Sâmkhya*», se réfère à l'atman purusha (le vrai Moi), au budhi (la faculté de détermination) et au tanmâtras (le corps grossier). La Bhâgavad Gîta distingue le sattva (l'essence pure de l'être), le rajasa (le principe du mouvement et des passions) et le tamasa (le principe d'obscurité et d'indifférenciation). Les Égyptiens se référaient au ba (l'âme), au ka (le corps psychique) et au khat (le corps physique). La tradition hébraïque distingue le ruach (la dimension divine de l'homme), le nephesh (l'âme) et le neschama (la force spirituelle engendrée par le souffle). Les Celtes distinguaient le spéred (le corps spirituel), l'ène (le corps animique) et le korf (le corps physique).

Le Christianisme des origines reconnaissait lui aussi trois principes en l'homme, et les écrits de

saint Paul sont sur ce point assez nombreux. À titre d'exemple, voici ce qu'il dit dans le premier épître aux Thessaloniens : «*Que le Dieu de paix, Lui-même, vous sanctifie tout entier, et que tout votre être – esprit, âme et corps – soit gardé irréprochable pour la venue de notre Seigneur Jésus-Christ*». Paracelse admettait l'existence d'une âme spirituelle, d'un corps astral et d'un corps élémentaire. Quant à Robert Fludd, il considérait que la tête était le siège de l'âme intellectuelle, la poitrine celui de l'âme vitale, et le ventre celui de l'âme sensitive. On peut citer également Pythagore, qui disait de l'homme qu'il possède une âme divine, une âme animale et un corps matériel.

[...]

Après avoir longtemps utilisé le ternaire corps, âme et esprit, le Christianisme a réduit la composition de l'homme à deux principes opposés, à savoir le corps et l'âme. Cela signifie que l'âme et l'esprit ont fini par être confondus en une seule et même réalité. Pourtant, ces deux termes se réfèrent à des niveaux différents de l'être humain. En effet, dans la Tradition martiniste, le mot «*âme*» se rapporte à la psyché des Grecs, c'est-à-dire à la nature psychique de l'homme, tandis que l'esprit se rapporte à la pneuma, c'est-à-dire à sa nature spirituelle et divine.

Dans le manuscrit numéro 5, nous avons abordé l'étude du corps, de l'âme et de l'esprit, mais nous nous sommes limités à des généralités. Le moment est donc venu de voir plus en détail le rôle que les enseignements martinistes attribuent à chacune de ces trois parties de l'homme :

– L'esprit est le principe le plus spirituel de notre être, car il émane directement de Dieu. Il est donc pur, inaltérable et éternel. Le centre de son action est la tête, et son organe de circulation est le système nerveux. Il se manifeste dans l'homme par la pensée. Dans la Création, il correspond au Monde surcéleste.

– L'âme, que Papus préférait appeler «*enveloppe plastique*» ou «*corps astral*», anime notre être, en ce sens qu'elle lui donne vie. Le centre de son action est dans la poitrine, où se trouvent les organes qui font circuler la Force vitale dans le corps au moyen de la respiration et de la circulation sanguine. L'âme est aussi le siège des passions. Elle se manifeste dans l'homme par la volonté. Selon la Tradition martiniste, elle fut formée par des êtres angéliques, et c'est de là que provient la croyance aux anges-gardiens. Dans la Création, elle correspond au Monde céleste.

– Le corps physique supporte l'ensemble des éléments qui constituent notre être matériel. Son centre d'action se trouve dans l'abdomen, car c'est dans cette partie du corps que tous les aliments nécessaires à la vie sont transformés par la digestion. Le corps se manifeste dans l'homme par l'action. Dans la Création, il correspond au Monde terrestre.

## **L'homme spirituel**

Comme nous l'avons dit précédemment, l'âme et l'esprit ont des fonctions différentes. Celles de l'âme, à propos de laquelle Papus disait qu'elle «*veut, s'émerveille, aime ou déteste*», sont liées à l'énergie vitale et à l'affectivité. Lorsqu'elles sont mal contrôlées, elles peuvent assujettir l'homme aux passions et aux

besoins du corps. L'esprit, quant à lui, est de nature purement spirituelle et dirige l'être. Mais il ne peut assumer pleinement cette direction que si les fonctions de l'âme sont suffisamment maîtrisées. Pour acquérir cette maîtrise, nous devons apprendre à contrôler nos passions par l'exercice de la volonté et, comme l'a dit Fabre d'Olivet, «*passer ainsi du règne du destin à celui de la liberté*». De même, nous pouvons développer en nous l'activité de l'esprit par la pratique spirituelle, c'est-à-dire par la méditation, la prière et la contemplation. Ce faisant, nous contribuons à instaurer une harmonie parfaite entre les trois plans de notre être, cette harmonie étant en fait la clé du bonheur auquel nous aspirons tous.

[...]

Pour illustrer la composition ternaire de l'être humain, Papus utilisait comme analogie une carriole tirée par un cheval et conduite par un cocher. L'équipage au complet se compose de trois éléments et représente l'homme incarné. La carriole correspond au corps physique, le cheval qui la tire à l'âme, le cocher à l'esprit. La carriole en elle-même ne peut rien faire, car elle a besoin du cheval pour se mouvoir. De même, le corps serait inerte sans l'âme qui l'anime. Mais l'attelage ainsi formé est sans utilité s'il n'est pas commandé par un cocher, lequel correspond à l'esprit qui dirige notre être. Par cette analogie, Papus voulait faire comprendre également que la carriole et le cheval sont interdépendants pour aller vers une destination, alors que le cocher peut voyager sans cheval ni voiture. Par comparaison, l'esprit n'est lié au corps que durant la vie terrestre. Après la mort, il continue d'exister sur un autre plan et n'a plus

besoin de véhicule physique. Dans cet ordre d'idée, saint Paul enseignait que *«l'homme psychique ne peut comprendre l'homme spirituel, mais l'homme spirituel peut tout comprendre»*. Il voulait dire par là que toute personne qui ignore son esprit se leurre en pensant que son âme est le summum de son être et, de ce fait, ne peut comprendre le sens de son existence. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

## DEUXIÈME DEGRÉ

### MANUSCRIT N° 4

#### L'androgynat primitif



*« Il faut connaître les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on voudrait qu'elles soient. Nous devons donc nous efforcer de découvrir les choses vraies, et à travers elles la Vérité. »*

Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824)  
Théosophe de référence dans le Martinisme

## L'androgynat primitif

« Dans le manuscrit précédent, nous avons évoqué la notion de dualité à travers l'étude des deux colonnes du Temple de Salomon. Nous allons aujourd'hui compléter cette étude en abordant le thème de l'androgynat.

Tout d'abord, il importe de préciser que le mot «*androgyne*» provient d'un terme grec associant «*andros*», qui veut dire «*homme*», et «*gunê*», qui signifie «*femme*». Littéralement, un androgyne est donc un «*homme-femme*», c'est-à-dire un être qui est à la fois mâle et femelle. Pour beaucoup, cette notion évoque les étranges gravures qui ornent les traités d'alchimie. En effet, les alchimistes représentaient souvent la Pierre Philosophale sous l'aspect d'un être androgyne, à savoir une figure réunissant l'homme et la femme dans un même être. Cette figure se retrouve dans de nombreux mythes relatifs aux origines de l'homme et de la Création. En fait, elle constitue une image archétypale, c'est-à-dire un symbole procédant d'une perception intuitive des lois naturelles et universelles.

Dans la littérature ésotérique, le mot «*androgyne*» est souvent confondu avec celui d'«*hermaphrodite*»,

au point qu'ils sont couramment employés l'un pour l'autre. En réalité, ces deux termes se rapportent à deux concepts légèrement différents. Ainsi, dans le livre IV des *«Métamorphoses»*, Ovide conte l'histoire d'Hermaphrodite, un personnage mythique qui doit son nom à ses parents, le dieu Hermès et la déesse Aphrodite. Alors qu'il se baignait dans une source gardée par la nymphe Salmacis, celle-ci en tomba immédiatement amoureuse et voulut s'unir à lui. Comme il refusait ses avances, elle implora l'aide des dieux. Sa demande fut exaucée, mais elle enserra si fort le jeune homme qu'ils finirent par ne devenir qu'un seul être. L'hermaphroditisme se rapporte donc à Hermaphrodite, un homme qui, par son union avec une nymphe, est devenu un être double, mâle et femelle. Quant à l'androgynat, il correspond à un être qui, dès son origine, est doté des polarités masculine et féminine.

### **L'androgynat primitif**

Le texte fondamental se rapportant à l'androgynat primitif est le discours d'Aristophane, dans le *«Banquet»* de Platon. Il s'agit d'un dialogue entre des personnages qui font l'éloge d'Éros, dieu de l'Amour. Dans ce texte allégorique, Aristophane et Socrate expliquent que l'amour humain prend sa source dans un être qui détenait à l'origine une puissance extraordinaire. Ils rapportent en effet qu'au commencement, la Terre était peuplée d'androgynes. Ces derniers, doués d'une force colossale, entreprirent l'assaut du ciel en empilant les montagnes les unes sur les autres. Cette ambition leur valut le courroux de Zeus et causa leur perte. Pour mettre un terme à leur projet, le roi des dieux résolut de les affaiblir en les séparant en



deux êtres. Il mit dans le premier la nature masculine et dans l'autre la nature féminine.

Poursuivant son récit, Platon précise que les hommes proviennent de ces êtres ainsi divisés et que c'est la nostalgie de leur unité perdue qui fait naître en eux le désir d'union. Or, Éros est le seul dieu qui permette aux êtres humains de réaliser ce désir et de s'unir à nouveau à la moitié d'eux-mêmes qu'ils ont perdue. A ce sujet, voici ce qui est dit dans le discours d'Aristophane : *«C'est depuis un temps aussi lointain qu'est implanté dans l'homme l'amour qu'il a pour son semblable : l'amour réassembleur de sa primitive nature : l'amour qui de deux êtres tente d'en faire un seul»*. Dans sa conclusion, Platon précise que le retour à l'État primordial et à la *«Félicité suprême»* est soumis au rejet de l'impiété, cause première de l'exil de l'homme et de sa séparation en deux êtres.

Les explications précédentes ne doivent pas laisser supposer que la dualité qui résulte de la perte de notre androgynat ne concerne que la dimension physique de notre être. Un texte des Upanishads indique d'ailleurs que *«ce n'est pas pour l'amour de la femme que la femme est désirée par l'homme, mais pour l'Atmâ»*, c'est-à-dire pour le Principe spirituel qui anime tout être. Dans cet ordre d'idée, le psychologue Carl Gustav Jung considérait que le psychisme des êtres humains possède une partie masculine, l'*«animus»*, et une partie féminine, l'*«anima»*. Ses travaux ont montré que l'une des étapes importantes de la réalisation de l'être, qu'il appelle *«processus d'individuation»*, passe par la conjonction, autrement dit par le mariage des deux natures opposées en chacun de nous.

Voyons maintenant ce que la tradition judéo-chrétienne enseigne à propos de l'androgynat. Cette notion est évoquée dans la Genèse. En effet, il est indiqué dans ce récit qu'au cinquième jour de la Création, «*Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa*» (Genèse 1, 27). Cette phrase n'est pas la seule concernant la création de l'homme, car le verset 7 du chapitre II de la Genèse nous dit : «*Yahvé modela l'homme avec la glaise du sol, insuffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant*». Ce verset semble décrire une seconde création de l'homme, et cette fois il n'est plus question de la femme. Un peu plus loin dans le même chapitre de la Genèse, on apprend que Dieu cherche dans la Création un être qui soit assorti à l'homme pour qu'il ne reste pas seul. N'en trouvant pas, Il décide d'envelopper Adam d'une torpeur qui le plonge dans le sommeil. Pendant qu'il dort, Dieu lui prend une côte avec laquelle il façonne un nouvel être : la femme. Ces différents textes sont donc contradictoires. En effet, le premier nous montre la création d'un homme mâle et femelle, alors que les suivants parlent d'un homme créé à partir de la glaise, duquel une femme est ensuite extraite.

[...]

Que dit la Tradition martiniste au sujet de l'androgynat ? En premier lieu, il faut noter que cette notion n'apparaît pas directement chez Martinès de Pasqually. Cela dit, le «*Traité sur la Réintégration*» indique néanmoins que lorsqu'Adam fut émané, il était purement spirituel et n'était donc ni homme ni femme. D'après cet ouvrage, ce n'est qu'à partir du moment où il chuta dans la matière qu'il devint un

homme et que la femme apparut, au sens corporel des termes «*homme*» et «*femme*». Le concept de l'androgynat est plus présent dans les écrits de Louis-Claude de Saint-Martin. S'il en est ainsi, c'est parce qu'il fut sensibilisé à cette question par les livres de son second maître, Jacob Boehme. En effet, ce dernier formula à ce sujet une théorie qui influença toute la mystique occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans son livre intitulé «*De l'Élection de la Grâce*», Jacob Boehme précise qu'Adam «*était une image très belle, claire et cristalline, ni homme, ni femme, mais les deux réunis, pareil à une vierge virile*» (Chap. V). D'après lui, c'est lorsque cet Adam androgyne fut placé dans l'Éden qu'il fut fasciné par le monde matériel. Pour comprendre ce monde qui lui était étranger, il projeta sa propre pensée dans la nature. Cette expérience provoqua un trouble profond en lui, et c'est alors que Dieu perçut l'attrait que la matière exerçait sur lui. À partir de ce moment, Il sut qu'un processus inévitable venait de s'engager et qu'Adam aurait le désir de goûter le fruit défendu. Ne voulant pas que celui-ci court le risque de se perdre définitivement dans la matière, Dieu décida de le protéger en modifiant sa nature. C'est alors qu'Il fit descendre sur lui une profonde torpeur durant laquelle Il sépara ses deux polarités et le divisa en deux êtres, un homme et une femme.

[...]

## **L'Adam androgynal**

L'originalité de la pensée de Jacob Boehme réside dans le fait que la séparation de l'Adam androgynal

en deux êtres avait pour but d'empêcher sa perte définitive. Il faut noter également qu'il situe cette séparation avant l'épisode du fruit défendu, que l'on considère généralement comme marquant la Chute adamique. C'est après avoir découvert les œuvres de Boehme que Saint-Martin exposa le thème de l'androgynat dans ses livres et dans sa correspondance avec ses disciples. Cela dit, il n'utilisa pas le terme «*androgyné*» pour désigner l'Homme primitif, mais celui d'«*hermaphrodite*», auquel il donna le même sens. Il faut noter également que le Philosophe Inconnu chercha dans l'homme actuel des témoignages à la fois intellectuels et physiques de l'Adam androgyné. Dans son livre «*L'Esprit des Choses*», il évoque les traces que cet état primitif a laissées sur chacun d'entre nous. C'est ainsi qu'il voit dans la poitrine de l'homme ce qu'il «*a conservé du genre féminin qu'il n'a plus*».

D'après Louis-Claude de Saint-Martin, les conséquences majeures de la perte de l'androgynat ont été pour l'homme de ne plus être en mesure de créer des êtres et d'être incapable d'engendrer seul sa progéniture. Mais s'il n'est plus capable d'enfanter seul, il a conservé le pouvoir de la pensée. Or, le Philosophe Inconnu voit dans celui-ci un témoignage de notre état originel. Il considère en effet que c'est grâce à son intelligence que l'homme peut encore exercer son pouvoir créateur, ce qui explique pourquoi il éprouve tant de plaisir à créer. Par ailleurs, le seul fait de penser est un moyen pour les hommes d'établir des liens entre eux, de retrouver l'unité qui existait entre tous les êtres à l'origine de la Création, et de recréer l'esprit de l'Adam primitif.

En conclusion, nous pouvons dire que le mythe de l'androgynat représente la perte de l'Harmonie primordiale qui régnait à l'origine dans toute la Création, ainsi que la séparation du spirituel et du matériel dans le macrocosme comme dans le microcosme. Appliqué à l'homme, ce mythe symbolise la rupture de son unité intérieure, c'est-à-dire la perte de l'harmonie qui existait jadis entre sa nature divine et sa nature terrestre. C'est pourquoi Louis-Claude de Saint-Martin aimait à dire que notre tâche essentielle consiste à nous remarier, ce qui implique de consacrer du temps à notre vie intérieure. Ce travail est une nécessité pour rebâtir en nous le Temple où doivent avoir lieu les Noces spirituelles auxquelles chacun de nous est convié. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

## DEUXIÈME DEGRÉ

### MANUSCRIT N° 20

#### Les anges



*« J'ai désiré faire le bien, mais je n'ai pas désiré faire de bruit, car j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien et que le bien ne faisait pas de bruit. »*

Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803)  
Père spirituel du Martinisme

## Les anges

« Après avoir consacré les manuscrits précédents à l'étude de la symbolique céleste, il nous reste un sujet majeur à traiter avant la fin de ce degré. Il s'agit des anges. En effet, ce sujet fait partie intégrante de la Tradition martiniste. Aujourd'hui, nous l'aborderons essentiellement à travers l'ouvrage intitulé *«La Hiérarchie Céleste»*, de Denys l'Aréopagite. Dans le prochain manuscrit, nous verrons la place que l'angéologie occupe dans le Judéo-Christianisme et dans le Martinisme.

Tout d'abord, il faut savoir que Denys l'Aréopagite est un personnage énigmatique dont on sait peu de choses. Les historiens et les théologiens actuels soulignent que l'auteur que nous connaissons sous ce nom était un homme dont on ignore l'identité exacte. Les *«Actes des Apôtres»* (Actes 17,34) évoquent un Denys l'Aréopagite, membre de la haute cour de justice d'Athènes, qui fut converti au Christianisme par saint Paul. Pendant longtemps, c'est à ce personnage que Denys l'Aréopagite fut assimilé. Au XV<sup>e</sup> siècle, on se rendit compte qu'il était improbable que le membre de l'Aréopage d'Athènes et

l'auteur du «*Corpus dionysien*» soient la même personne. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il fut prouvé que cet auteur était en fait un écrivain syrien du V<sup>e</sup> siècle qui prit pour pseudonyme le nom du disciple grec de saint Paul. C'est pour cette raison que les historiens le nomment souvent le «*Pseudo Denys l'Aréopagite*». Pour faciliter la compréhension de ce manuscrit et éviter toute confusion, nous l'appellerons simplement Denys.

## **Denys l'Aréopagite**

Deux sources essentielles ont fécondé la philosophie de Denys, la première étant le néo-platonisme à travers la pensée de Proclus, et la seconde l'héritage des Pères de l'Église. Il considérait que Dieu est inconnaissable, mais accessible à l'homme à travers Ses énergies d'une part, les anges d'autre part. D'une manière générale, son approche du Divin était fondée sur un concept théologique appelé «*apophatie*» ou «*théologie négative*». En vertu de ce concept, la Divinité est absolument inintelligible, de sorte qu'il est impossible de La définir sans La dénaturer ; on peut dire uniquement ce qu'Elle n'est pas. La pensée apophatique va plus loin et énonce que nous ne pouvons rien affirmer, ni positivement ni négativement, au sujet de Dieu. Autrement dit, on ne peut L'approcher que par l'inconnaissance. Il en résulte que tout contact spirituel entre l'homme et la Divinité nécessite des agents intermédiaires, dont les anges.

[...]

Avant d'examiner la conception angéologique de Denys, nous devons préciser qu'elle ne constitue



pas l'essentiel de son œuvre. C'est plutôt sa théologie négative qui a inspiré de nombreux mystiques, tels que Bernard de Clairvaux, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, Nicolas de Cues, Maître Eckhart ou encore Jacob Bœhme. Par ailleurs, si Denys est peu connu en Occident, il est considéré comme un grand penseur en Orient. Au total, il a légué quatre ouvrages à la postérité : «*La Hiérarchie Céleste*», où il expose l'ordonnement hiérarchique des êtres angéliques ; «*La Hiérarchie Ecclésiastique*», dans lequel il fait un parallèle entre la Hiérarchie Céleste et la Hiérarchie de l'Église ; «*Les Noms Divins*», où il explique en quoi Dieu, bien qu'Inconnaissable, peut être approché au moyen des Énergies divines ; enfin, «*La Théologie Mystique*», dans lequel il expose sa «*Mystique des Ténèbres*».

Abordons maintenant la conception que Denys avait du monde angélique. Dans son célèbre ouvrage intitulé «*La Hiérarchie Céleste*», il classe les anges en neuf chœurs regroupés en trois ordres ou triades : l'ordre supérieur, l'ordre moyen et l'ordre inférieur. L'ordre supérieur comprend les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. L'ordre moyen se compose des Dominations, des Vertus et des Puissances. L'ordre inférieur comporte les Principautés, les Archanges et les Anges. Il faut savoir néanmoins que cette classification n'est pas une idée originale de Denys. En fait, celui-ci s'inspira de Proclus, philosophe néoplatonicien qui vécut au V<sup>e</sup> siècle. Précisons également que ce n'est qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de Louis le Pieux, empereur d'Occident, que le livre de Denys connut une large diffusion, au point de devenir une référence en matière d'angélogologie.

Si Denys a utilisé le mot «*chœur*» pour désigner les différentes catégories d'anges, c'est parce que chacune d'elles a pour fonction de chanter les louanges de Dieu. C'est également parce qu'elles permettent à l'homme de s'élever graduellement vers Lui. Par ailleurs, chaque chœur angélique est chargé de recevoir puis de transmettre à des degrés divers la Lumière divine. En cela, chacune des triades remplit une fonction moindre que celle qui lui est supérieure. Selon Denys, la moins élevée contribue à la purification de l'homme ; la seconde est pour lui un agent d'illumination ; la troisième favorise son union avec la Divinité. Ainsi, chaque triade joue un rôle dans le processus initiatique qui élève l'âme humaine jusqu'à Dieu, jusqu'au moment ultime où elle se fond en Lui. D'une manière générale, nous pouvons dire que la Hiérarchie Céleste, dans son ensemble, constitue un intermédiaire entre l'humanité et le Créateur.

Considérons maintenant de façon plus approfondie la nature et la fonction de chacun des neuf chœurs angéliques. Nous utiliserons pour cela les propres écrits de Denys, extraits de son livre «*La Hiérarchie Céleste*». Le vocabulaire et la syntaxe employés vous sembleront parfois difficile d'accès, mais il nous semble important de vous présenter le texte original sans le paraphraser ou l'analyser de façon rationnelle.

## **La Hiérarchie céleste**

La première triade correspond à l'ordre supérieur et se trouve juste à proximité de Dieu. Elle reçoit donc la Lumière divine dans tout son éclat et selon toute sa pureté originelle. Cette première triade mène une ronde sacrée et incessante autour de l'Éternelle

Connaissance. Dans son livre, Denys dit à son sujet que Dieu «*a transmis aux habitants de la Terre certains hymnes que chante cette première hiérarchie et dans lesquels se manifeste saintement l'éminence de l'illumination, la plus haute de toutes, qui lui appartient*».

Le premier chœur de la première triade céleste est celui des Séraphins, que Denys définit ainsi : «*Leur mouvement éternel et incessant autour des réalités divines, la chaleur, la pénétration, le bouillonnement de cet éternel mouvement continu, ferme et stable [...], voilà ce que révèle le nom donné aux Séraphins. Ce caractère très élevé est exprimé par leur nom. En effet, "Séraphins" signifie "Ceux qui brûlent" ou "Ceux qui chauffent". Or, selon le symbolisme du feu, les Séraphins consomment toute impureté pour se conformer pleinement à Dieu et se porter vers Lui avec Amour*».

Le deuxième chœur qui compose la triade supérieure est celui des Chérubins, nom qui veut dire «*Ceux qui diffusent*» la sagesse. Selon Denys, ces derniers ont le pouvoir de voir Dieu et de Le connaître. Parlant d'eux, il déclare qu'ils ont l'aptitude «*à recevoir le plus haut don de lumière et à contempler dans sa puissance primordiale la Splendeur théarchique*». Précisons que l'adjectif «*théarchique*» se rapporte au mot «*théarchie*», c'est à dire au Principe divin, à la Dété.

Le troisième chœur de la première triade se compose des Trônes, à propos desquels Denys nous dit : «*Leur pureté sans mélange les écarte de toute complaisance pour les choses viles ; ils s'élèvent vers le*

*haut [...] et s'écartent fermement de toute bassesse ; ils siègent de façon stable et bien équilibrée dans la totalité de leurs puissances, autour de Celui qui est vraiment le Très-haut».*

[...]

Au sujet des Archanges, qui composent le deuxième chœur de cette triade, Denys précise : *«Avec les Principautés, ils se tournent vers le Principe suressentiel, reçoivent son empreinte autant qu'ils peuvent, et unifient les Anges en vertu des pouvoirs de commandement qu'ils exercent dans l'ordre et l'harmonie, de façon invisible. Ils appartiennent aussi à l'ordre des interprètes, parce qu'ils reçoivent hiérarchiquement les illuminations divines par l'entremise des Vertus, et les annoncent aux Anges».*

Troisième chœur de la dernière triade, les Anges manifestent la Lumière divine aux êtres humains, proportionnellement à leurs aptitudes à la recevoir et à la retransmettre. Étant les plus proches des hommes, ils ont la propriété d'être pour eux des messagers et des guides. Selon Denys, les anges sont préposés *«aux hiérarchies humaines, afin que se réalise, de façon ordonnée, aussi bien l'ascension vers Dieu que la conversion, la communion, et l'Union divine».*

[...]

Pour résumer ce manuscrit consacré à la conception que Denys avait du monde angélique, on peut dire que la Hiérarchie Céleste, avec ses neuf chœurs répartis en trois triades, constitue un canal pour la transmission de la Lumière divine, depuis Dieu

jusqu'aux hommes. En nous élevant vers ces chœurs célestes au moyen de la méditation et de la prière, nous pouvons purifier notre âme, recevoir l'illumination de la Sagesse divine, et même nous unir à Dieu Lui-même, avec tout ce qui en résulte en termes d'inspiration, de connaissance et de protection. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

# TROISIÈME DEGRÉ

## MANUSCRIT N° 5

### Les rêves



*« La philosophie est de tout temps, alors que le mysticisme et la théosophie ont leurs époques ; mais ce sont de belles époques, des époques de hautes idéalités. »*

Jacques Matter (1791-1864)

Historien

(Biographe de L.-C. de Saint-Martin)

## Les rêves

« Pour faire suite aux deux manuscrits précédents, et comme convenu, nous allons voir en quoi les rêves constituent une voie de connaissance que nous ne devons pas négliger en tant que Martinistes.

Comme nous l'avons déjà dit, le rêve est un processus psychique lié au sommeil et correspond à une activité spécifique de la conscience. Cette activité est indispensable à l'équilibre de tout être humain, à tel point que si l'on empêchait un individu de rêver, il s'ensuivrait pour lui des troubles psychologiques très graves. Nombre de personnes affirment qu'elles ne rêvent pas, d'où l'expression courante : «*dormir d'un sommeil sans rêve*». En réalité, cette fausse impression est due au fait qu'elles ne s'en souviennent pas. Parmi les causes de cet oubli, citons notamment : un sommeil dû à une grande fatigue, un réveil brutal, la consommation d'alcool ou de drogue, l'usage de certains somnifères, l'absence d'intérêt pour les rêves, le désir de ne pas s'en souvenir, etc.

Comme l'ont démontré nombre d'expériences effectuées par des psychologues, le rôle premier du

rêve est de servir d'exutoire. Autrement dit, il permet à tout individu d'exprimer durant son sommeil des désirs ou des besoins qu'il refoule à l'état de veille pour des raisons diverses. C'est également grâce aux rêves que nous pouvons nous libérer de craintes et d'angoisses accumulées de jour en jour. Par ailleurs, ils servent à décompresser, c'est-à-dire à évacuer les tensions et les pressions psychologiques qui s'exercent constamment sur nous dans la vie quotidienne. C'est pourquoi les rêves sont indispensables à notre équilibre physique et mental.

Naturellement, les rêves ne se limitent pas aux fonctions majeures que nous venons de mentionner. Comme nous l'avons vu dans les manuscrits précédents, ils constituent également un pont entre le conscient et l'inconscient. De ce fait, ils sont un moyen privilégié pour mieux se connaître soi-même et accéder aux aspects les plus intimes de notre personnalité. Parallèlement, ils servent de jonction entre le monde matériel et le monde spirituel. En effet, le sommeil est une période durant laquelle l'âme communique avec l'invisible, et nombre de rêves sont l'expression de cette communion intime.

## **Les sept catégories de rêves**

La plupart des spécialistes s'accordent à dire qu'il existe sept grandes catégories de rêves, à savoir les rêves réactifs, les rêves compensatoires, les rêves réducteurs, les rêves curatifs, les rêves anticipatoires, les rêves incubateurs et les rêves initiatiques. Voyons donc en quoi consistent ces différents rêves.



Les rêves réactifs sont ceux qui résultent, soit d'un stimulus extérieur, tels le froid, la chaleur ou le bruit, soit d'un stimulus interne, comme une indigestion, une douleur ou une contrariété. Pour des raisons évidentes, ce genre de rêve prend fin en même temps que la cause qui les a produits. Le meilleur moyen de les éviter consiste donc à ne pas réunir les conditions susceptibles de les provoquer. Certains spécialistes les qualifient de «*physico-psychologiques*», car ils font intervenir des indispositions du corps aussi bien que du mental.

Comme leur nom l'indique, les rêves compensatoires permettent de compenser les angoisses, les craintes ou les frustrations que nous connaissons dans la vie courante. C'est ainsi que le mal-aimé rêve d'amour, le pauvre de richesse, le prisonnier de liberté, etc. Cette catégorie de rêves est donc un moyen de défense contre des conditions que nous vivons mal à l'état de veille et qui créent en nous des inhibitions plus ou moins grandes. Cette fonction compensatrice est essentielle pour l'équilibre psychologique de tout individu. Sans elle, nombre de personnes souffriraient de troubles divers du comportement.

Les rêves réducteurs apparaissent généralement lorsque le sujet n'est pas intérieurement à la hauteur de sa situation extérieure. Tel est le cas, par exemple, d'un individu ayant des responsabilités professionnelles élevées, mais dont les compétences réelles ne sont pas à la mesure de ces responsabilités. C'est alors qu'il peut se voir en rêve dans une situation d'échec ou de grande difficulté. De tels rêves ne doivent pas être considérés sous un angle négatif, car leur but n'est pas de déstabiliser la personne concernée, mais de

l'amener à réfléchir à sa situation et d'agir en conséquence.

[...]

Comme nous le savons, les rêves initiatiques sont les plus élevés. Ce sont également les plus utiles pour quiconque mène une quête spirituelle. En règle générale, ils ont un caractère mythique et sacré, de sorte qu'ils ne laissent aucun doute quant à leur nature. Ils contiennent le plus souvent des symboles hiératiques, alchimiques et ésotériques, mais également des archétypes semblables à ceux que nous avons évoqués dans le manuscrit précédent. Ils sont généralement très marquants, au point de nous réveiller. Pour des raisons évidentes, c'est à ce genre de rêves qu'un Martiniste doit accorder le plus d'attention.

## **Le travail sur les rêves**

Dans leur ensemble, les rêves constituent une voie de connaissance qui peut contribuer efficacement à notre réalisation personnelle. Cela suppose naturellement que l'on soit capable de les interpréter correctement. Pour cela, il existe quelques points à prendre en considération. En premier lieu, il faut s'intéresser aux rêves et en faire le support d'un travail mystique approfondi. En second lieu, nous devons prendre l'habitude de les noter sur un carnet consacré uniquement à ce but. En troisième lieu, il faut prendre le temps de réfléchir et de méditer sur leur contenu, afin d'être éclairé sur leur signification. Étant donné que nombre d'entre eux intègrent des symboles, leur interprétation nécessite également une bonne

connaissance dans le domaine du symbolisme, d'où l'importance d'étudier des ouvrages de référence qui traitent de ce sujet.

De toute évidence, on ne peut travailler sur un rêve que si l'on s'en souvient. À cet effet, le mieux est de se réveiller si possible naturellement, en douceur, et de rester quelques instants allongé. Tout en demeurant ainsi, nous vous conseillons de vous concentrer quelques instants sur le premier ganglion cervical, qui se trouve à la base du cou, au creux de la nuque. En effet, ce ganglion est en relation avec la glande pinéale, laquelle favorise les transferts entre l'inconscient et le conscient. Cela fait, il faut demeurer passif et laisser les rêves revenir à notre conscience. Au fur et à mesure qu'ils apparaissent, que ce soit par bribes ou par flux continus, on doit les noter avec autant de précisions que possible. Ce n'est que plus tard, à un autre moment de la journée, qu'il convient de se retirer dans un endroit calme pour les interpréter, de préférence dans son Oratoire.

L'usage d'un carnet où l'on note ses rêves est une nécessité pour mener à bien leur interprétation. En les relisant, on constate souvent que le même rêve revient à intervalles réguliers ou qu'un même symbole se retrouve régulièrement dans des rêves différents. De même, on remarque la récurrence de certaines personnes, de certains lieux ou de certaines situations. À cela s'ajoutent des rêves qui se succèdent en séries plus ou moins longues. Il faut prendre soin également de noter la date de nos rêves, afin de voir s'il n'y a pas des jours de la semaine ou des périodes de l'année où l'on rêve davantage ou mieux. Quoi qu'il en soit, le fait de les mettre par écrit témoigne de l'intérêt que

nous leur accordons et éveille en nous des facultés qui rendent possible leur interprétation.

## **L'alchimie onirique**

En tant que Martinistes, nous savons que les rêves sont en étroite relation avec la personnalité de chacun. Au plus bas de l'activité onirique se situent les aspects les plus instinctifs et les plus grossiers de la nature humaine. Au plus haut se trouvent les valeurs essentielles de l'existence et les vertus si chères aux philosophes de la Grèce antique. Il y a donc des rêves qui nous mettent en relation avec le meilleur de nous-mêmes et qui nous permettent d'établir un contact avec des forces naturelles, astrales ou cosmiques qui nous dépassent, voire avec Dieu Lui-même. Dans une grande mesure, la paix de l'âme va de pair avec des rêves de plus en plus spirituels, car toute quête initiatique se traduit par une purification de l'individu, cette purification pouvant et devant aboutir à des rêves inspirés, qualifiés de «*songes*» par certains mystiques.

Puisque nous venons de nous référer aux songes, précisons qu'ils laissent une impression de sacré à ceux qui les font. En règle générale, ils témoignent du fait que le sujet a eu accès à des sphères très élevées, que ce soit d'ailleurs durant son sommeil ou une méditation profonde. Par ailleurs, certains songes sont de véritables initiations et prennent leur source dans les plans supérieurs de la Création. Dans ce cas, ils n'ont guère besoin d'être interprétés, car leur contenu est très significatif et laisse une empreinte définitive sur la conscience. De tels songes sont l'expression d'un contact intime avec le Monde divin et

s'accompagnent toujours d'une révélation. Pour des raisons compréhensibles, ils n'apparaissent que lorsque le disciple est prêt et sont en relation étroite avec son niveau d'évolution spirituelle.

C'est donc sur ces considérations générales que s'achève notre étude des rêves. Pour les raisons qui vous ont été expliquées dans ce manuscrit et les précédents, nous vous recommandons de les noter soigneusement et d'en faire le support d'un travail mystique approfondi. Si vous le faites avec constance et assiduité, nul doute qu'ils seront un guide précieux dans votre quête martiniste et une source infinie de joies intérieures. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

# TROISIÈME DEGRÉ

## MANUSCRIT N° 12

### La Kabbale



*« La réincarnation est le retour du Principe spirituel dans une nouvelle enveloppe charnelle. Pour l'âme humaine, cette enveloppe est toujours un corps humain. »*

Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916)  
Occultiste  
(Cofondateur de l'Ordre Martiniste)

## La Kabbale

« Comme vous le savez, le Martinisme est un courant philosophique qui trouve ses origines dans la mystique judéo-chrétienne, telle que Martinès de Pasqually et Louis-Claude de Saint-Martin l'ont interprétée. Contrairement à une idée souvent répandue, il ne prend pas sa source dans la Kabbale, de sorte qu'il n'est pas indispensable de la connaître pour être un Martiniste accompli. Cela dit, elle constitue un élément fondamental de l'ésotérisme occidental. C'est pourquoi nous allons lui consacrer plusieurs manuscrits. Pour commencer notre étude, nous évoquerons aujourd'hui ses origines et ses textes fondamentaux.

Précisons tout d'abord que la Kabbale est née de la rencontre entre l'antique mystique juive et divers courants de pensée, tels le gnosticisme, le néo-platonisme et même le pythagorisme. Étymologiquement, le mot «*Kabbale*» vient du terme hébreu «*Qabbalah*», qui veut dire «*Ce qui est reçu*», au sens de «*Tradition*». Les Juifs désignent ainsi l'enseignement traditionnel qu'ils se sont transmis oralement, parallèlement à la Torah. Certains d'entre eux situent les origines de cet enseignement dans la Loi orale que Moïse aurait reçue de Dieu sur le mont Sinaï, conjointement

à la Loi écrite. Avec le temps, cette tradition orale s'est structurée et a donné naissance à de nombreux écrits dont on peut suivre l'évolution avec la Michnah et le Talmud, deux textes fondamentaux commencés trois siècles avant l'ère chrétienne et achevés vers le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. En fait, c'est seulement à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle que l'on peut véritablement parler de la Kabbale comme d'un système doctrinal.

## **Le but de la Kabbale**

D'une manière générale, la Kabbale a pour but, non seulement d'interpréter le sens caché de la Torah, mais également de contempler la Majesté divine, de faire l'expérience du Divin. Partant du principe que Dieu est inconnaissable, elle enseigne qu'il est néanmoins possible de L'appréhender à travers Ses attributs et Ses différents niveaux de manifestation. La Torah et la langue hébraïque sont les deux clés majeures qui permettent d'y parvenir, car l'une et l'autre recèlent les marques secrètes de la Divinité. Leur étude constitue donc un moyen essentiel pour accéder au Mystère suprême, et elle a donné naissance à de nombreux courants mystiques juifs au cours des âges.

Durant la période allant du II<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, la mystique juive s'est développée parallèlement au Judaïsme orthodoxe. Au II<sup>e</sup> siècle, la tradition orale s'est peu à peu structurée avec la Michnah, une compilation de divers écrits anonymes. Pendant cette période apparaissent également les Hékhalot, textes tirant leur nom d'un mot hébreu qui signifie «*Palais*». Ces textes sont centrés autour de l'idée d'une ascension de l'âme à travers sept Palais célestes, pour



parvenir finalement au Trône divin. Ils se réfèrent à la «*Merkaba*», mot qui désigne le Char divin dont parle le Livre d'Ezéchiel dans l'Ancien Testament, Livre qui constitue leur source d'inspiration. De par l'utilisation de la symbolique des nombres, les Hekhalot témoignent d'une certaine influence néo-platonicienne et pythagoricienne.

Le texte le plus marquant de la Kabbale est le *Sepher Yetzirah*, c'est-à-dire, le «*Livre de la Création*», ou «*Livre de la Formation*». Certains prétendent qu'il fut écrit par Abraham ; d'autres l'attribuent à Rabbi Aqiba. Bien qu'on ne connaisse pas son véritable auteur, on pense qu'il fut rédigé entre le III<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècles. Éléazar ha-Qallir y fait référence dans un poème du VI<sup>e</sup> siècle. Au X<sup>e</sup> siècle, époque durant laquelle Saadia Gaon lui consacre un long commentaire, il circule sous forme de manuscrits. Ce livre nous est parvenu sous plusieurs versions que l'on peut classer en deux catégories : d'une part, les versions courtes, comme celles de Saadia Gaon (X<sup>e</sup> siècle) et du Rabad (XIII<sup>e</sup> siècle) ; d'autre part, les versions longues, telles celles de Shabbataï Donnolo (X<sup>e</sup> siècle) et d'Isaac Luria, adaptée par le Gaon de Vilna au XVIII<sup>e</sup> siècle. Selon les versions, le *Sepher Yetzirah* possède un nombre de chapitres allant de six à huit. Ce livre fut édité pour la première fois en hébreu à Mantoue, en 1562, soit dix ans après que Guillaume Postel en eut publié une traduction latine à Paris.

[...]

C'est en Europe, au XII<sup>e</sup> siècle, que la Kabbale atteint sa maturité et son apogée. Elle se développe

notamment dans le Sud de la France, en Provence et en Languedoc, ainsi que dans plusieurs régions de l'Espagne, comme la Catalogne et la Castille. À partir de cette période apparaissent des textes plus didactiques, parmi lesquels de nombreux commentaires du *Sepher Yetzirah*. La mystique juive sort alors de l'anonymat en ayant des Maîtres éminents comme Jacob ben Saül de Lunel, dit Jacob ha-Nazir ; Abraham ben Isaac, qui fut le disciple de Juda ben Barzilai, un mystique juif de Barcelone ; Ezra ben Salomon ; Azriel de Gérone ; Juda ben Yaqar ; Abraham ben David de Posquières, ou encore Isaac l'Aveugle, qui fut une figure essentielle de la Kabbale languedocienne. C'est à ce dernier que l'on doit véritablement l'utilisation du terme «*Kabbale*» pour désigner la tradition ésotérique de la mystique juive. C'est à lui également que l'on doit le terme «*En Sof*», qui désigne la Région divine inaccessible à l'intelligence humaine. À partir de cette époque, «*En Sof*» désignera le «*Sans Fin*», l'Essence absolue de Dieu, la Déité cachée, ineffable et inconnue. Parmi les grands Kabbalistes espagnols, il faut signaler également Abraham Abulafia (1240-1292), le Maître de la Kabbale extatique. Il est à l'origine d'une lignée de Kabbalistes visionnaires et prophétiques. L'originalité de son enseignement réside notamment dans des techniques de méditation basées sur l'invocation des lettres, et destinées à atteindre certains états spirituels.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, un livre fondamental, le *Sepher ha-Zohar*, ou «*Livre de la Splendeur*», fait son apparition. Bien que son texte commence à circuler à partir de 1293, il ne sera toutefois imprimé sous forme de livre qu'entre 1558 et 1560, à Mantoue et à Crémone, en Italie. Par la suite, il fera l'objet de nombreuses

éditions dans toute l'Europe. Son importance est telle que nombre de Juifs le considéreront comme un livre canonique et le placeront auprès de la Bible et du Talmud. Le texte du Zohar indique qu'il est l'œuvre de Siméon bar Yohaï, un docteur du I<sup>er</sup> siècle, qui y rapporte les discussions qu'il tint en Palestine avec son fils Éléazar et certains disciples. En réalité, il fut écrit en grande partie par un Kabbaliste castillan du XIII<sup>e</sup> siècle, Moïse ben Shem Tov de Leòn (1240-1305), dit Moïse de Leòn. Il consiste en une volumineuse compilation de textes anonymes rédigés par Moïse de Leòn lui-même, ou reformulés par lui à partir de textes plus anciens. Tous sont écrits en hébreu ou en araméen. Précisons que d'autres textes ont été ajoutés au Zohar après la mort de Moïse de Leòn. Au final, il rassemble une vingtaine de textes différents et constitue un ensemble de plus de deux mille pages.

## **Le Zohar**

La thématique du Zohar s'organise autour de plusieurs éléments fondamentaux. Le plus important concerne le processus cosmogonique qui sous-tend l'émanation des dix sephiroth, à partir de l'«*En Sof*», la Divinité éternelle. Dans un langage symbolique et mystérieux, il décrit notamment les relations qui existent entre ces sephiroth et explique en quoi l'étude de l'Arbre de Vie peut contribuer à l'éveil de la conscience spirituelle. Il traite également du symbolisme des polarités masculine et féminine dans le Monde divin, ainsi que de la lutte entre le Bien et le Mal. Par ailleurs, on y trouve une description apocalyptique de la Rédemption et du rôle du Messie. Enfin, précisons qu'il comporte des commentaires sur la Torah, des écrits sur l'ésotérisme de la prière, des

textes évoquant le voyage de l'âme à travers les sept Palais, et d'autres traitant de chiromancie.

Le Zohar étant le texte fondamental de la mystique juive, il a donné lieu à d'innombrables commentaires. Joseph ibn Giquatilia, l'un des plus grands Kabbalistes espagnols du XIII<sup>e</sup> siècle, en a donné plusieurs analyses, en particulier dans son célèbre ouvrage intitulé «*Les Portes de la Lumière*». Toujours est-il que le «*Livre de la Splendeur*» a marqué une étape fondamentale dans l'histoire de la Kabbale, non seulement par son importance, mais également parce qu'il fut écrit en Espagne juste avant que les Juifs n'en soient expulsés en 1492. Alors qu'elle était étudiée par des groupes relativement restreints, le drame de l'exil contribua à la faire connaître dans le reste du monde et à l'enrichir de réflexions messianiques. Certains Kabbalistes retourneront alors sur la terre de leurs ancêtres, notamment à Safed, petite ville de Haute Galilée, qui deviendra un centre important d'études grâce à de grands Kabbalistes comme Moïse Cordovero et Isaac Louria. Leurs travaux conduisirent à la naissance de ce que l'on appela «*la nouvelle Kabbale*».

[...]

Pour clore ce manuscrit, nous dirons que la Kabbale est une tradition résultant d'un lent processus qui trouve son origine dans la mystique juive. Nous avons vu qu'entre le II<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, elle donna naissance à un texte fondamental, le Sepher Yetzira. Ensuite, au XII<sup>e</sup> siècle, un courant particulier se développa autour du Sepher ha-Bahir. Au XIII<sup>e</sup> siècle, la Kabbale atteignit sa maturité avec l'édition du Sepher ha-Zohar. Au XV<sup>e</sup> siècle, elle se joignit à l'Hermétisme pour

former la Kabbale chrétienne. Enfin, au XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'école de Safed, elle connut une autre forme de développement sous l'influence d'Isaac Luria. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

# QUATRIÈME DEGRÉ

(Cercle de réflexion)

MANUSCRIT N° 4

Le Livre d'Enoch



*« La lumière et l'ombre ne peuvent être distinguées que par comparaison. L'ombre est simplement une absence de lumière là où celle-ci luit, a lui ou luiira. Il en est de même du bien au regard du mal. »*

Augustin Chaboseau, (1868-1946)

Historien et occultiste

(Cofondateur de l'Ordre Martiniste Traditionnel)

## Le Livre d'Énoch

« Hénoch est une figure importante de la Tradition martiniste, et plus spécifiquement martinésiste, mais somme toute assez peu souvent étudiée. Pourtant, Martinès de Pasqually, dans son *«Traité sur la réintégration des êtres»*, lui consacre un chapitre entier, et le cite plusieurs fois, par ailleurs, dans le cours de son ouvrage.

Pour Martinès, en effet, l'homme, dans son état d'exil depuis la prévarication, n'est pas livré entièrement à lui-même. Pour exercer sa mission, il peut compter, tout au long de son histoire, sur l'aide de certains élus (issus eux-mêmes de l'humanité ou des êtres qui possèdent en eux à la fois de l'angélique et du divin). Martinès dresse ainsi des listes de ces êtres exceptionnels, listes finissant par Jésus. La plus usuelle est celle comprenant Adam, Abraham, Énoch, Noé, Melchisédech, Josué, Moïse, David, Salomon, Zorobabel et Jésus. L'important est de se rappeler qu'à travers toutes ces figures, c'est le même Esprit qui circule, celui que Martinès nomme Hély – à ne pas confondre avec Élie – que l'on pourrait également nommer l'Esprit du Messie, du Christ, l'Oint du Seigneur. Dans ces différentes listes figure toujours Hénoch que Martinès écrit Énoch.

## Hénoch

Dans le chapitre 33 du «*Traité*», il est énoncé : « *Dans les premiers temps de la postérité du premier homme, Hély, que nous appelons Christ et que nous reconnaissons avec certitude pour un être pensant, réconcilia Adam avec le Créateur. Énoch réconcilia la postérité première d'Adam sous la postérité de Seth.* » Plus loin, Martinès reprend la même idée : « *Hély réconcilia le premier homme avec le Créateur, par l'entremise de son esprit qui fit jonction avec le premier mineur émané. Énoch, par sa justice, opéra en faveur de la postérité des enfants de Seth, tant vivants que décédés, sur lesquels il fit passer le caractère ou le sceau authentique de son opération.* » (Traité, 41).

Il faut donc avant tout rappeler qui est Hénoch. Il s'agit d'un des patriarches antédiluviens, descendant directement d'Adam par Seth. Il est le septième après Adam, et on notera bien entendu la force symbolique de ce chiffre. Hénoch est lui-même l'arrière-grand-père de Noé, sauveur de l'humanité au moment du Déluge. Mais en fait, Hénoch, est à peine cité dans la Torah ou Ancien Testament. Un seul passage lui est consacré, en Genèse 5, 21-24. Mais pour comprendre l'importance de ces versets, il faut considérer l'ensemble de ce chapitre (Genèse 5), consacré à la postérité d'Adam. Il s'agit d'une longue liste, presque en forme de litanie, dans laquelle sont rappelés tous les descendants d'Adam jusqu'à Noé.

[...]

Hénoch a donné naissance à un vaste corpus littéraire, la « *littérature hénochienne* », c'est-à-dire



à une série d'ouvrages qui lui sont attribués. Bien sûr, aucun de ces livres n'est d'Hénoch lui-même ; les auteurs anonymes ne font que se référer à cette figure, selon la tradition ésotérique, consistant à se masquer derrière une figure tutélaire et sacrée pour développer des thèmes et des idées fondamentales (il en est de même pour les ouvrages attribués à Hermès, à Denys l'Aréopagite, etc.). Il existe ainsi plusieurs « *Livres d'Hénoch* », qui ont exercé une influence importante dans la tradition ésotérique. Beaucoup ont disparu, mais deux parmi ceux encore conservés sont particulièrement importants. On les nomme généralement I Hénoch (premier livre d'Hénoch) et II Hénoch (second livre d'Hénoch, nommé aussi « *Livre des Secrets d'Hénoch* »). Il faut noter cependant qu'il existe un troisième livre, III Hénoch appelé aussi le « *Livre hébreu d'Hénoch* » mais plus souvent le « *Livre des Palais* ». Il s'agit d'un traité d'angéologie très complexe écrit vers le V<sup>e</sup> siècle, sans doute à Babylone, et dans lequel Hénoch est transfiguré en Métatron, chef des anges, dialoguant avec un sage. Toutefois, ce sont surtout les deux autres livres qui développent le plus la figure archétypale d'Hénoch.

Le premier Livre d'Hénoch est également connu sous le nom d'« *Hénoch Éthiopien* », en raison de la seule version dans laquelle il soit parvenu en entier. Il s'agit d'une œuvre très importante, rédigée à l'origine en hébreu et/ou en araméen ; des fragments en ont été retrouvés à Qumrân, et il semble aujourd'hui établi que ce livre faisait partie des ouvrages fondamentaux du mysticisme essénien. Dans ses parties les plus anciennes, il remonte, selon les historiens, à environ - 200 av. J.-C., et pour les plus récentes à environ - 60. En effet, il ne s'agit pas d'une œuvre homogène, mais

d'un ouvrage en cinq parties distinctes ; certains y voient même cinq «*livres*» spécifiques, à la manière du Pentateuque. Ces parties sont disparates ; la troisième, par exemple, est un traité d'astronomie. La seconde, nommée généralement «*Paraboles d'Hénoch*», est constituée d'une série de discours eschatologiques ; la quatrième fait le récit de deux songes d'Hénoch ; quant à la cinquième, dite des «*Parénèses*», elle regroupe de nouveau des prédications et des discours eschatologiques, ayant des résonances avec certains thèmes esséniens.

Le second livre d'Hénoch ou « *Livre des Secrets d'Hénoch* » est un classique de l'ésotérisme juif. Il est connu aussi sous la dénomination « *Livre d'Hénoch Slave* », encore une fois en raison de la langue dans laquelle la seule version intégrale est parvenue à nous, alors que l'original semblait être en grec. La date de sa rédaction est indéterminée, mais elle semble en tout cas antérieure à la destruction du second Temple, c'est-à-dire en 70 après J.-C., et postérieure au premier livre d'Hénoch. L'ouvrage est narré à la première personne du singulier par Hénoch lui-même, ses propos étant recueillis par un scribe anonyme. Le livre s'ouvre par le récit de l'ascension d'Hénoch lors de sa 365<sup>e</sup> année, emporté par deux anges (ou archanges). Au cours de son ascension, Hénoch ne découvre pas « *le Ciel* » mais véritablement « *les Cieux* » (Hachamayim en hébreu), qui sont au nombre de sept.

[...]

Là encore, il est évident que l'on peut retrouver des traces de cette description jusque dans le « *Traité* » de Martinès. La description des Cieux en sept « *ciels* »

différents est presque une constante dans l'ésotérisme juif ou hébraïque, même si les symboles utilisés varient sensiblement. Par exemple, on peut tenter un parallèle avec les sept Séphiroth inférieures menant à la triade supérieure. Chez Martinès, c'est l'immensité céleste, menant à l'immensité surcéleste, qui est elle-même divisée en sept cercles, chacun étant associé à une planète. Là encore, il s'agit de retrouver des éléments archétypaux d'une pensée mystique qui se poursuit sur plusieurs siècles, se transmettant et s'enrichissant.

Hénoch, parvenu devant le Seigneur, se voit alors accorder l'incroyable privilège de pouvoir apprendre directement les mystères de la Création. Il écrit d'abord sous la dictée d'un ange, durant « *le double de 30 jours et 30 nuits* » et rédige 360 livres. Puis l'Éternel le place plus près de Lui que Gabriel, et lui révèle comment Il a créé le monde. Là encore, le récit d'Hénoch diffère sensiblement de celui de la Genèse. Selon lui, l'univers manifesté provient en fait de deux créatures ou créations préexistantes qui, en se « *déli-  
vrant* », « *accouchent* » littéralement de l'univers selon la volonté de l'Éternel. L'une se nomme « *Adoël* », et est à l'origine des « *choses d'en-Haut* » et en particulier la Lumière ; la seconde se nomme « *Arouchaz* », et est à l'origine des « *choses d'en-Bas* ».

## **La mystique juive**

On retrouve dans le livre d'Henoch un concept fondamental de la mystique juive et en particulier de certaines extrapolations de la Kabbale, celui de la Création en deux étapes : la Création de l'univers manifesté étant en quelque sorte « *précédée* » par

l'existence, consubstantiellement à l'Éternel, d'esprits ou de créations non manifestés. C'est pour cela, selon certains kabbalistes, que la Torah commence par la lettre Beth (de « *Berechit* ») qui est la seconde lettre de l'alphabet, de valeur numérique 2. Ainsi l'Éternel « *ordonne que monte, visible, une des choses invisibles* » : « *Adoël* ». Le terme « *précéder* » se révèle ici impropre, puisque le Temps lui-même est le résultat de la Création. Le concept évoqué précédemment se retrouve, lui aussi, directement chez Martinès, qui ouvre ainsi son « *Traité* » : « *Avant le Temps, Dieu émana des êtres spirituels, pour Sa propre gloire, dans Son immensité divine* ».

[...]

Nous n'insisterons pas ici sur les valeurs numériques des nombres dix, sept et soixante-dix, qui sont récurrents chez Martinès. Mais une fois encore, alors que l'œuvre de réintégration était en bonne voie, se produit un phénomène de prévarication. Le sixième disciple d'Énoch se révolte et sème la dissension parmi les émules. Le Mal se répand de nouveau et il ne reste que neuf justes. Énoch remplace alors le disciple rebelle lors d'une dernière assemblée, et annonce le futur Déluge (dont l'humanité sera finalement sauvée grâce à son descendant, Noé, qui va poursuivre sa religion) ; puis Énoch est ravi au Ciel.

Dans la suite du chapitre d'Énoch, Martinès de Pasqually développe des points essentiels de sa doctrine : en particulier, les points sur l'incarnation du Christ, et surtout les valeurs numérologiques (si importantes d'ailleurs dans tous les récits de la tradition hénochienne). C'est également dans ce

chapitre qu'il traite les concepts du septénaire émanant du dénaire, du sénaire, du quaternaire et du ternaire, des signes planétaires, etc. Y figure aussi un récit symbolique relatant l'action des sept assemblées de dix disciples, fondement du culte visant à la réconciliation et à la réintégration de l'humanité. »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

# QUATRIÈME DEGRÉ

(Cercle de réflexion)

MANUSCRIT N° 79

Le Féminin sacré



*« La nature peut être assimilée au corps de l'Être immense que nous appelons Dieu et que nous concevons comme infini et éternel. Elle réalise donc la Pensée divine. »*

François Jollivet Castelot (1874-1937)

Alchimiste et écrivain,  
éminent Rosicrucien et Martiniste

## Le Féminin sacré

« Dans la Genèse, il est énoncé : « *Elohim crée l'Adam dans son image, dans l'image d'Elohim, Il crée lui, mâle et femelle, Il crée eux.* » C'est ce chapitre de la Genèse qu'à longueur de vie incarne toute femme, toute mère qui met au monde sa progéniture, exaltant ainsi l'archétype de la « *vierge enceinte* » qui porte en son sein, voilé au cœur de l'être, le Verbe divin. C'est ce Verbe divin, c'est-à-dire le Christ, que nous devrions faire éclore au cours de nos pérégrinations et transformations intérieures que nous impose le culte du Féminin sacré.

Le stade ultime de ces transformations initiatiques est évoqué par Hildegarde de Bingen sous la forme du mariage symbolique de la Vierge et du Christ qui s'est vu décliner dans toutes les traditions sous des aspects divers. La maternité spirituelle exulte en tout être qui aspire à s'unir à Dieu. Marie, dans le Christianisme, représente la matrice virginale dans laquelle doit germer le nouvel homme régénéré, comme la déesse Hathor-Isis a donné naissance à Horus. Dans cet ordre d'idée, il est permis de penser à l'union de la Reine et du Roi dans la tradition hermétique, le mariage alchimique entre l'âme et l'égo,

la réunion du Yin et du Yang dans la tradition chinoise, Purusha et Prakritî ou encore la Trimûrti et Shakti dans la tradition hindoue, Abraham et Sâkinah dans la tradition juive, Dante et Béatrice, Adam et Ève ainsi que tous les dieux et leurs parèdres.

Évoquer le Féminin sacré, c'est tout d'abord parler d'un aspect unique de Dieu qui est féminin. Dans le processus de la Création, l'Intelligence universelle a imprégné le macrocosme et le microcosme des caractéristiques divines du principe féminin en donnant naissance à la matière. Ce principe sacré, véhiculé sous l'identité de « *Grande Déesse* », a été pensé à la fin de la préhistoire et recréé en Grèce sous la forme de déesses démiurges terrestres comme Eurynome et Gaïa, de déesses célestes comme Isis-Hathor dans la religion égyptienne, Marie dans le Christianisme. Cet aspect féminin du Divin leur conféra le pouvoir de créer un fils sans l'intervention d'un élément mâle, ce qui leur valut d'incarner les attributs de la déesse initiale.

[...]

## **Féminin sacré et archétype**

Le féminin sacré en tant qu'archétype commun à toutes les traditions et religions appartient à l'Âme du monde. Cet archétype peut être défini comme une pensée primordiale dont s'est servi le Créateur pour manifester la Création. Ces archétypes ont déterminé les comportements religieux et marqué toutes les époques, toutes les civilisations et toutes les cultures. Qu'il s'agisse de la Kabbale, de la religion égyptienne, du mythe d'Adam et Ève, du culte des vierges



noires, cet archétype met en lumière dans l'homme l'expression divine du souffle divin, celle des forces maternelles et protectrices des eaux primordiales, celle du feu qui purifie et régénère l'être, et enfin celle de la Terre sainte représentée dans les Écritures sous la forme allégorique de la Jérusalem céleste.

D'une manière générale, les rites et les objets culturels d'une socio-culture reflètent ses pratiques sociales et ses valeurs dominantes. Lorsque dans ces sociétés dominait la force, avec ses caractéristiques guerrières, on peut dire que le principe actif sur le plan religieux était masculin, ce qui signifie que symboliquement il était relié à la force du Père, voilé dans l'archétype du Masculin sacré. En revanche, lorsque ces sociétés faisaient de la Vie la valeur suprême, le principe actif sur le plan religieux était féminin et était symboliquement relié aux archétypes de la Mère, image du féminin sacré et véhicule du Saint-Esprit dans le culte marial. Jusqu'au néolithique, c'est la maternité et la vie qui structuraient les valeurs fondamentales des premières formes d'organisation sociale. En tant qu'éléments essentiels du groupe, c'était autour des femmes que se féodalisaient les caractéristiques religieuses et les principes fondamentaux de l'existence, ce qui contribua non seulement à diviniser les lois et les principes qui ordonnent le Vivant, mais également à rendre sacrée la féminité. C'est la raison pour laquelle, dans la cosmogonie de nombreuses sociétés anciennes, le démiurge à l'origine de la Création était une déesse. Nous essaierons, au cours de ce manuscrit, d'explorer les archétypes et les vertus véhiculés par le « *Féminin sacré* » et leur rôle dans la sanctification du corps humain.

## **Féminin sacré : mythe ou réalité**

Les mythes véhiculent le sens voilé de notre quête au travers d'archétypes communs à toutes les traditions et religions. À titre d'exemple, scrutons un mythe dans lequel apparaît une divinité féminine créatrice, celui qui est rattaché à la déesse créatrice Eurynome. Il nous montre comment cette déesse, qui sommeillait dans l'Océan primordial, sortit de l'obscurité sous la forme d'un poisson. Puis, par le mouvement et par le rythme, Eurynome se mit à évoluer dans une danse qui créa le vent. Enfin, Eurynome utilisa cette grande force pour façonner un serpent auquel elle s'unit après avoir pris la forme d'une colombe. La légende nous dit que de cette union naquit un œuf, couvé par le serpent. L'éclosion de l'œuf sera à l'origine de tout ce qui peuple l'univers.

Que nous enseigne cette légende ? Premièrement, ce mythe qui a pour lieu de manifestation la Terre, premier principe actif, met en scène les trois autres principes qui structurent l'ordre sacré de la création matérielle qu'exprime le féminin sacré au cœur de la déesse Eurynome dont la transformation a généré un œuf. En effet, ce mythe parle d'une grande mère au corps de poisson qui surgit de l'océan de perfection, c'est-à-dire de l'Eau primordiale, le principe originel d'où tout a émané selon la cosmogonie de l'Ennéade. D'après le Sepher Yetzirah, l'eau proviendrait du souffle de l'Esprit du Dieu vivant. Le souffle ici est synonyme du Verbe ou Pouvoir de Dieu. Cette relation a été parfaitement exprimée par Tertullien qui écrit que l'eau, élément cosmogonique, sanctifiée dès le commencement par la Présence divine, a été la première le siège de l'Esprit-Saint qu'il assimile à

l'air. C'est probablement une des raisons qui a conduit les exégètes à faire de la Vierge Marie le véhicule du Saint-Esprit.

De l'exégèse de ce mythe, on peut penser que le concept de la Grande Déesse ne doit pas être assimilé à l'idée d'une simple déesse de la Terre telle que cette idée est convoquée dans une certaine littérature. Car ce concept de la Grande Déesse fait davantage référence à l'essence divine qui, à travers l'archétype du féminin sacré, a ordonné et spiritualisé toute la création visible en lui donnant forme et vie dans le monde matériel : d'où l'expression de « *Mère du monde* » que lui a attribuée Nicolas Roerich.

[...]

## **La déesse Isis**

Ces archétypes ont aussi façonné la pensée religieuse des anciens Égyptiens qui ont représenté la triade des dieux Osiris, Isis et Horus dans un triangle rectangle, appelé triangle nuptial. Osiris était représenté par un côté du triangle rectangle, tandis qu'Isis était associée à l'autre côté. Enfin, la représentation d'Horus revenait à l'hypoténuse. Dans leurs mystères initiatiques tels que rapportés par Plutarque dans « *De Isis et de Osiris* », Osiris symbolisait le Père, le nombre 3 lui étant associé, nombre correspondant aux trois essences spirituelles. Isis représentait l'archétype de la Mère universelle manifestée au sein des quatre principes, le nombre 4 lui étant associé. Autrement dit, Isis en tant qu'expression du féminin sacré serait la manifestation parfaite de l'Ève terrestre. Enfin Horus, le fils, avait comme représentation

arithmosophique celle de la quintessence manifestée par le nombre 5.

Traditionnellement, le féminin sacré fait référence au culte primitif de la fertilité pratiqué à la fin de la préhistoire. Ce culte osirien consistait en une vénération de la Terre noire d'Égypte symbolisée par la déesse Isis. Dans le mythe d'Isis et Osiris, chacun des membres de la triade reflète un principe, une loi dans l'ordre sacré de la pensée religieuse des anciens Égyptiens. Dans ce mythe, Osiris est assassiné par son frère Seth, puis son corps coupé en quatorze morceaux est dispersé sur la Terre d'Égypte. Son épouse Isis part à la recherche des quatorze morceaux et avec l'aide de sa sœur Nephtis, elles procèdent toutes deux au remembrement et à la résurrection d'Osiris.

L'analyse symbolique de ce mythe nous révèle les trois fonctions majeures de ces trois dieux dans la pensée religieuse des anciens Égyptiens. Le nombre 14, dont la réduction théosophique est égale à 5 (1 + 4), représente la régénération ou la quintessence. Il n'est pas sans rapport avec ce processus symbolique de la régénération que les alchimistes ont aussi appelé la « *Transfiguration* », c'est-à-dire la sublimation du corps et de l'âme. Ce nombre 14 illustre également par le nombre 1 l'archétype du Père, et par le nombre 4, les quatre principes qui structurent le corps matériel, c'est-à-dire la Mère universelle. Le nombre 1 évoque aussi l'éther primordial, le Nous, l'Unité divine à l'origine des quatre principes. En somme, c'est l'énergie de l'Esprit manifestée sous ses quatre formes et qualités essentielles qui rend sacrée et fertile la Terre Mère, archétype du féminin sacré. Il faut savoir que dans le culte des mystères osiriens, la terre incarnait le

féminin universel, connu aussi sous le nom de Grande Déesse ou Déesse mère.

[...]

De ce qui précède, nous pouvons dire que le féminin sacré constitue la matrice spirituelle qui engendre toute la Création originelle. Dans la religion égyptienne, c'est Isis, la Mère universelle, qui donne naissance à la quintessence identifiée à Horus. Dans le christianisme, c'est Marie, la Mère divine, qui engendra le Verbe, appelé dans d'autres traditions « *Sol Invictus* », le soleil invincible. « *La Vierge Marie, nous dit Hildegarde de Bingen, symbolise la matière transfigurée, Terra maria, Terra aurae, qui, par la force du Saint-Esprit, donne naissance au Verbe incarné.* » En d'autres termes, le féminin sacré vit dans la racine des quatre principes et donne naissance à la quintessence. Selon cette acception, la Rose, en tant qu'expression de la quintessence, véhicule au cœur de l'âme l'essence des doctrines secrètes de notre philosophie. D'ailleurs, dans les textes néotestamentaires, les expressions « *la rose de Saron, le lys des vallées* » ne symbolisent-elles pas le Verbe divin, l'Amour, la Connaissance sous le voile, ou encore l'Éternel féminin ? »

Dans les Organismes martinistes s'ensuit un débat entre les membres présents à la réunion.

## Revue Pantacle

L'Ordre Martiniste Traditionnel publie chaque année une revue appelée « *Pantacle* ». Cette revue, adressée aux membres dans le cadre de leur affiliation, est également accessible aux non-membres intéressés. Il suffit pour cela de la commander auprès du siège de l'O.M.T.

Pour des raisons évidentes, la revue *Pantacle* regroupe des articles traitant de sujets liés à la Tradition occidentale et à l'ésotérisme judéo-chrétien. Écrits par des membres de l'O.M.T., ils constituent un complément utile aux manuscrits qu'ils étudient chez eux ou lors des réunions tenues dans les Organismes martinistes. Parmi les nombreux thèmes traités jusqu'à ce jour, citons notamment :

- Martinisme et Chevalerie
- Le symbolisme des nombres
- La Kabbale du cœur
- La psyché dans la mystique judéo-chrétienne
- De la Genèse à l'Évangile de Jean
- Réflexions sur le Nouvel Homme
- La Table d'Émeraude
- La synchronicité : une cartographie de la coïncidence
- La réintégration des êtres

- Le Shabbat divin
- De Babel à Zorobabel
- L’astral et le spirituel en l’homme
- De ceux de Jésus à ceux du Christ
- La Jérusalem intérieure
- Vers la Conscience divine
- L’Arbre de Vie
- Le Shabbat divin
- L’Alchimie spirituelle
- La langue adamique
- Le Monde céleste
- La philosophie de la nature
- Le pèlerinage intérieur
- Etc.

Aux pages suivantes, vous trouverez des extraits de quatre articles publiés dans la revue *Pantacle*. Vous pourrez ainsi vous faire une idée de la teneur des textes publiés dans cette revue.

# REVUE PANTACLE DE JANVIER 2018

## Le Golem



*« Toutes les mythologies, toutes les traditions religieuses, tous les courants ésotériques présentent un vase, une coupe où les prédestinés boivent la liqueur de l'Initiation. »*

Victor-Émile Michelet (1861-1938)  
Poète, ésotériste  
Grand Maître Émérite de l'O.M.T.



# Le Golem

« Le mythe du Golem, qui est très ancien, se situe au croisement de la légende, de la philosophie mystique et de l'ésotérisme. Sujet à de nombreuses variantes et à des renouvellements continus, ce mythe traite fondamentalement d'un thème de première importance, celui de la fabrication, par l'homme, d'une créature artificielle agissante.

## L'origine du Golem

L'origine du mot « *Golem* » est difficile à retracer. Il s'agit d'un mot d'origine hébraïque avec une racine, « *Gal* » ou « *Gol* », sans doute plus ancienne. On ne rencontre le mot « *Golem* » qu'une seule et unique fois dans la Bible, dans le Psaume 139, attribué à David, et qui est un psaume d'invocation et d'hommage à l'Éternel :

*« Mon âme tu la connaissais bien,  
Mes os n'étaient point cachés de toi  
Quand je fus façonné dans le secret,  
Brodé au fond de la terre  
Mon golem, tes yeux le voyaient ;  
Sur ton livre ils sont tous inscrits  
Les jours qui ont été fixés,*

*Et chacun d'eux y figure  
Mais pour moi, que tes pensées sont difficiles,  
Oh Dieu (El) que la somme en est imposante  
Je les compte, il en est plus que le sable.  
Ai-je fini, je suis encore avec toi. »*

En fait, ce Psaume pose de très grands problèmes de traduction. La Bible de Jérusalem, que nous reproduisons ici en partie, n'utilise pas le terme de « *Golem* » pour traduire le passage : « *Golmi Raou Enykha* ». À la place, elle propose le terme « *embryon* » : « *Mon embryon, tes yeux le voyaient* ».

[...]

On comprend vite cependant le point commun entre toutes ces tentatives de traduction. Le Golem désigne un être créé, mais inachevé, une matière brute. Le psaume n'indique pas ce qui manque à l'homme à l'état de Golem, mais il est facile de déduire qu'il s'agit, selon les traditions, soit du « *souffle de vie* » procuré par le Créateur, soit de l'âme. La tradition talmudique donne sur ce point un éclairage particulier. En effet, le Psaume 139 est considéré comme ayant été composé par David. Mais selon le Talmud de Babylone, celui qui s'y exprime est en fait Adam, s'adressant à son Créateur. Adam aurait donc été un « *Golem* », une matière informe, au moment de sa création. Le psaume 139 se référerait donc à ce passage de la Genèse :

Yahvé modela l'homme avec de la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant. (Gen 2-7)

Les amateurs de guématrie noteront aussi que la valeur numérique de Golem est 73, un nombre

intéressant puisqu'on peut le réduire à 10 (7+3) et donc à 1 (1+0). Le Golem marquerait donc une sorte de retour à l'Unité ; parmi les correspondances que l'on peut établir (c'est-à-dire mettre en rapport ce mot avec un autre de même valeur), la plus intéressante est sans doute « *Hochmah* », la « *Sagesse* », troisième sephira dans l'arbre classique.

## **Kabbale et Golem**

Les talmudistes et les kabbalistes vont se livrer à ce propos à d'intenses débats, d'autant que certains passages du Talmud parlent parfois de créations d'êtres artificiels, même si celles-ci relèvent de la pure légende. Par contre, à partir du Moyen Âge et de la Renaissance, certains ésotéristes semblent bel et bien avoir considéré la possibilité de donner naissance et vie à une créature artificielle.

Cette idée provient en grande partie des cercles kabbalistes, et en particulier de la diffusion (sous diverses variantes) du premier livre fondamental de la Kabbale, le *Sefer Yetzirah* ou « *Livre de la Création / de la Formation* ». Ce livre, on le sait, explique de manière voilée la Création de l'univers et de l'homme. Celle-ci, selon le livre, a eu lieu au moyen des mystérieux « 32 sentiers ». Ceux-ci sont en fait composés, d'une part, des 10 Sephiroth qui forment le célèbre diagramme de l'Arbre Sephirotique ou « *Arbre de Vie* », et d'autre part, des 22 lettres de l'alphabet hébraïque (regroupées en 3 lettres « *mères* », 7 lettres « *doubles* » et 12 lettres « *simples* »).

Les combinaisons multiples entre ces lettres et les Sephiroth, permettraient de comprendre le « *plan*

*divin* » tant à propos de l'organisation de l'univers que de la constitution de l'Homme (c'est-à-dire de l'Adam Kadmon, l'être primordial, et nous revenons ainsi au Golem Adamique). Prenant, c'est le cas de le dire, cette théorie au pied de la lettre, certains kabbalistes semblent avoir voulu répéter l'opération, c'est-à-dire utiliser le Sepher Yetzirah pour effectuer eux aussi une « *Création* », d'autant plus que, nous l'avons vu, il est possible d'établir une correspondance guématrique. Se pose alors une terrible question éthique, dont la littérature juive s'est fait largement l'écho, et qui se résume ainsi : est-il seulement permis de tenter une telle opération ?

Selon une certaine tradition, qui va se transmettre jusqu'à Martinès de Pasqually, il s'agit pratiquement d'une abomination. Martinès, dans le *Traité sur la réintégration des êtres*, explique précisément que c'est parce qu'il a voulu « *imiter* » le Créateur que Adam a causé sa perte et sa chute ; la « *prévarication* » d'Adam, pour reprendre les termes de Martinès, a eu pour conséquence l'exil de l'humanité dans la matière et dans le temps, où elle se trouve encore aujourd'hui en attendant sa réintégration dans le plan divin. Créer un « *Golem* » ne serait alors que répéter cette même faute originelle.

## **Le Golem de Prague**

Cette ambivalence se retrouve tout particulièrement à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dans les légendes du Golem de Prague et du Rabbi Yehoudah Loew. Loew est un personnage réel, qui vécut de 1512 (ou 1520) à 1609. Il est davantage connu sous le nom du « *Maharal* » (pour Morenou HaRav Lœw, « *notre*

*maître le rabbin Læw* ») de Prague. Il est l'auteur d'une œuvre écrite, mais est surtout célèbre pour son rôle de protecteur de la communauté juive sous le règne de l'empereur Rodolphe II. En raison de son immense popularité et de son influence, nombre de légendes populaires lui sont attachées. Il passe ainsi pour avoir créé un Golem. Ce Golem, selon la légende, était une créature d'argile de forme humaine, d'une haute stature et pratiquement indestructible. Le Maharal l'avait construit grâce à ses connaissances en sciences occultes, afin qu'il serve de protection à la communauté juive soumise à des persécutions et à des pogroms.

La légende de Prague présente des variantes en ce qui concerne la méthode utilisée pour animer le Golem. Dans une de ces versions, il fallait introduire dans la poitrine (ou la bouche) du Golem un parchemin sur lequel était écrit des passages de la Torah. Cette idée est intéressante car elle renvoie à la tradition de la « *Mezuzah* ». Il s'agit d'un petit cartouche contenant un manuscrit du même type, et qui se place à l'entrée des maisons juives. Le Golem serait ainsi une « *maison* », ce qui renvoie à l'idée de la Création. En effet, en hébreu, « *maison* » se dit « *Beith* », un mot qui désigne aussi la deuxième lettre de l'alphabet, et donc la première lettre du premier mot de la Torah : Berechit (bara Elohim...).

Selon une autre version, qui n'est pas exclusive de la première, il fallait écrire un mot secret sur le front du Golem. Ce mot était « *Emeth* », ce qui signifie « *Vérité* ». Pour le rendre au repos (on dirait de nos jours : pour le désactiver), il suffisait d'effacer la première lettre de ce mot, le aleph. On obtenait alors le

mot « *Meth* », c'est à dire « *Mort* » (qui a donné le mot « *Mat* » en langue arabe, puis au jeu d'échecs...).

La légende raconte que le Golem, un jour, échappa au contrôle de son créateur et se mit à tout détruire sur son passage, avant de pouvoir être arrêté. Selon une autre variante, son « *caractère* » se dégrada, non pas brusquement, mais progressivement, et il devint un danger public. L'empereur demanda alors au rabbin de ne plus utiliser le golem, en échange de quoi il cesserait toute persécution contre les juifs (ce thème repose sur un fond de vérité ; en effet, le Maharal avait obtenu de l'empereur une forme de coexistence pacifique entre juifs et non-juifs, mettant fin durant un temps aux persécutions antisémites).

[...]

Le thème du Golem a sans doute trouvé sa plus belle transposition, littéraire puis cinématographique, dans le récit imaginé par Mary Shelley en 1816 : *Frankenstein*. Rappelons à ce propos qu'avant d'être une figure classique du cinéma d'horreur (avec la première grande adaptation par James Whale en 1931), *Frankenstein* est en quelque sorte un roman philosophique. Le sous-titre du roman, rarement cité, est exemplaire : *Le Prométhée moderne*. Prométhée, dans la mythologie grecque, est celui qui avait volé aux Dieux le secret du feu, pour le donner à l'humanité. De la même manière, Victor Frankenstein construit une créature afin de découvrir le secret de la vie, privilège de la Divinité qu'il tente d'imiter pour son malheur, car le résultat ne sera qu'un « *monstre* », une sorte de « *masse informe* » vivante, mais dépourvue de conscience : un golem.

Le Golem fait ainsi partie, en tant qu'archétype, de notre imaginaire et de notre inconscient collectif. Il resurgit régulièrement dès que l'on aborde certaines questions éthiques ou morales. Combien de fois n'avons-nous pas entendu un scientifique être comparé au Dr. Frankenstein, parce qu'il semblait qu'il allait trop loin dans certaines expériences, sans se soucier des conséquences possibles ? Et d'un autre côté, l'être-machine de Metropolis est à l'évidence l'ancêtre, la première occurrence de ce que l'on nomme maintenant le « *Cyborg* », l'être androïde, mi-humain, mi-artificiel. Il peuple les récits et les films de science-fiction, mais pose des questions fondamentales.

Parmi celles-ci, qu'est-ce qu'un être sans « *conscience* » ? Cette question vient de loin. On la retrouve sous une forme à peine voilée chez Tolkien, dans son immense œuvre *Le Seigneur des anneaux*. Un des personnages, Sméagol, est tellement possédé par le pouvoir de l'Anneau Unique qu'il en perd la conscience de lui-même et devient une « *créature* » informe appelée... « *Gollum* ». Mais à l'inverse, que se passera-t-il quand un être machine artificiel, en tout ou en partie, parviendra à la conscience ? Ces questions font aborder le concept du « *transhumain* », qui sera, à n'en pas douter, l'une des problématiques cruciales du XXI<sup>e</sup> siècle. À ce titre, le « *Golem* », qui en est une des illustrations prophétiques les plus anciennes, remplit complètement la fonction qui est lié à tout mythe : expliquer notre monde et servir d'exemple, à suivre ou non. »

## REVUE PANTACLE DE JANVIER 2019

### Une parabole martiniste



*« Atteindre la sagesse : tel est le but de la quête martiniste. Cela demande d'être patient, d'avoir la foi et de désirer profondément s'améliorer et améliorer le monde. »*

Jeanne Guesdon (1884-1955)

Membre éminent de l'O.M.T. et Grand Maître de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix



## Une parabole martiniste

« Le Maître Jésus s'exprimait souvent au moyen de paraboles. Par les métaphores ainsi employées, il rendait accessible le message qu'il devait transmettre mais, souvent, ces paraboles revêtaient un double sens. L'une pouvait s'adresser à la foule de disciples qui le suivaient, tandis que l'autre semblait plutôt réservée à ses apôtres. Il en est ainsi de la « *Parabole du Fils retrouvé* », laquelle est souvent présentée comme illustrant la vertu de Pardon alors qu'une autre lecture peut en être faite. Une lecture plus... martiniste.

### La Parabole du Fils prodigue

La « *Parabole du Fils retrouvé* », connue également sous le titre de « *Parabole du Fils prodigue* », décrit un père ayant deux fils. Le plus jeune des fils lui demande sa part d'héritage puis décide de partir pour un pays lointain. Menant une vie de désordre, il dépense tout son bien et se retrouve totalement démuné lorsqu'une famine survient. Il se met alors au service d'un citoyen du pays qui l'envoie garder les porcs mais il n'a pas pour autant de quoi se nourrir, car il lui est refusé de partager ne serait-ce que

les gousses données aux animaux. Rentrant en lui-même, il se rappelle alors son origine et décide de revenir vers son père. Lorsqu'il se présente à lui, il l'implore de l'accueillir, ne serait-ce qu'en tant que serviteur, car il ne se sent plus digne d'être appelé son fils. Mais le père, loin de rejeter son fils, le fait habiller de vêtements d'une grande beauté puis organise un festin en son honneur, ce qui ne manque pas de provoquer la colère du fils aîné resté depuis toujours auprès de son père. Le père apaise le courroux de ce dernier et justifie le festin offert par le fait que son frère qui était perdu est maintenant retrouvé.

En quoi cette parabole, rapportée dans l'Évangile selon Luc XV, 11-32 et résumée succinctement, peut-elle proposer une lecture martiniste ?

Dans son *Traité sur la Réintégration des Êtres*, Martinès de Pasqually nous dit qu'Adam a été émané sitôt la prévarication des premiers êtres. Ainsi, Adam serait, en quelque sorte, le second fils de Dieu. Mais, à la différence de ses aînés, Adam est émané directement dans l'Immensité surcéleste et se voit confier une mission, celle de ramener les Esprits prévaricateurs dans l'Amour divin, puis d'œuvrer à leur Réintégration dans l'Immensité divine. Pour ce faire, le Créateur remet à Adam une partie de ses pouvoirs, de ses attributs, c'est-à-dire, en quelque sorte, une partie de son " patrimoine ", une part de son héritage. Ainsi Adam reçoit-il non seulement les mêmes vertus que celles léguées aux premiers êtres émanés mais, de plus, reçoit l'autorité sur ces derniers. Afin d'accomplir la mission qui lui a été confiée et qu'il a acceptée, Adam est revêtu d'une armure impénétrable puis armé d'une lance composée de quatre métaux

si bien amalgamés que nul n'a pu les séparer jusqu'alors.

### **La lance aux quatre métaux**

La lance symbolise le Droit ainsi que la Force. Elle pourrait être comparée au sceptre. Celui-ci, tout comme la lance représente le pouvoir de rendre la justice. Il est à la fois symbole de puissance et d'autorité suprême, ce que traduisent les quatre métaux qui ne sont autres que les quatre lettres sacrées du Tétragramme.

La symbolique de la lance – du sceptre – gravée aux quatre lettres sacrées dépasse sans doute la simple représentation du pouvoir. En effet, elle représente la présence divine dans la Création universelle. Adam tenant le sceptre devient alors le représentant et la main de Dieu. Étant le représentant de Dieu dans la Création universelle, Adam en est, par conséquent, l'ambassadeur, l'image. Ceci pourrait expliquer ce passage de la Genèse :

Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre.* » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa. (Genèse I, 26-27)

Adam dispose donc de nombreux pouvoirs mais, comme tout représentant d'une autorité, il ne peut exercer ces pouvoirs que dans certaines limites fixées au préalable. De plus, étant le représentant de Dieu dans la Création universelle, il se doit, à l'instar de tout représentant d'une autorité supérieure, d'agir

selon la volonté de celle-ci, autrement dit, Adam se doit d'agir selon la volonté de Dieu. C'est le « *Que Ta volonté soit faite* » du « *Notre Père* ». Par conséquent, si Adam enfreint les limites fixées, s'il n'agit pas selon la volonté divine, il manque à son devoir et trahit la confiance qui a été placée en lui. C'est la prévarication.

Adam avait pour mission de permettre la Réintégration de tous les êtres. Pour ce faire, il avait la possibilité d'émaner de lui-même des êtres spirituels afin que ceux-ci l'aident dans sa tâche. Cependant, Adam ne pouvait émaner de lui-même des êtres spirituels qu'après en avoir fait la demande auprès du Créateur et obtenu la permission de ce dernier. Malheureusement, abusé par ses pouvoirs et illusionné par les premiers esprits prévaricateurs, Adam entreprit de se créer une postérité sans l'aide de Dieu. Suite à cette prévarication, Adam se voit alors retirer les « *vertus et les puissances* » qui lui avaient été transmises, tout comme le « *Fils retrouvé* » choit dans l'indigence après avoir dilapidé son patrimoine dans une vie de désordre.

[...]

## **L'Arbre séphirothique**

L'Arbre des Sephiroth propose une réponse qui complète la description des trois essences spiritueuses proposées par le Philosophe Inconnu. Tout d'abord, selon les Kabbalistes, Adam serait quadruple. En cela ils ne diffèrent pas de Louis-Claude de Saint-Martin lorsque celui-ci écrit que « *Adam possédait la marque quaternaire* », caractéristique de l'Homme. Pour expliciter cela, les Kabbalistes décrivent Adam ainsi :

– Le premier Adam, Adam Kadmon ou Homme-Dieu, serait l'Archétype de l'Immensité divine, c'est-à-dire Atsiluth ou Monde de l'Émanation ;

– Le deuxième Adam serait l'Archétype des Archanges dans l'Immensité surcéleste, c'est-à-dire Briah ou Monde de la Création ;

– Le troisième Adam serait l'Archétype des Anges dans l'Immensité céleste, c'est-à-dire Yetsirah ou Monde de la Formation ;

– Enfin, le quatrième Adam serait l'Homme dans le Monde terrestre, c'est-à-dire Asiah ou Monde de l'Action.

À chacun de ces Mondes, les Kabbalistes associent une lettre :

- Yod représente le Monde d'Atsiluth ;
- Hé représente le Monde de Briah ;
- Vav représente le Monde de Yetsirah ;
- Hé représente le Monde d'Asiah.

L'association des lettres sacrées aux quatre états de conscience d'Adam éclaire le chercheur sur « *la marque quaternaire* » d'Adam, selon ce qu'enseigne Louis-Claude de Saint-Martin. Œuvrant à la reconstruction de son corps de gloire, Adam « *reconstruit* » par conséquent Dieu en lui.

À l'aide des lettres hébraïques, les Kabbalistes complètent la description d'Adam :

– Les trois lettres mères représentent la tête (Shin-Feu), la poitrine (Aleph-Air) et l'abdomen (Mem-Eau) ;

– Les sept lettres doubles sont en lien avec les deux oreilles, les deux yeux, les deux narines et la bouche ;

– Les douze lettres simples symbolisent l'estomac, le foie, les reins, la vésicule, la rate et l'intestin grêle, le cou, les deux mains et les deux pieds.

Ils ajoutent que les Sephiroth supérieures correspondent à la tête, tandis que les six Sephiroth de construction ont formé le cœur, les deux bras, les cuisses et les parties sexuelles.

[...]

## **Le chemin du retour**

Le « *chemin du retour* » est un chemin long et difficile. En effet, si lors de son involution, lors de sa Chute ou Descente dans la Matière, le chemin paraissait simple et agréable, sans embûche, que ce soit pour le fils perdu ou pour Adam, le retour est beaucoup plus difficile car, pour prendre une métaphore, c'est à mains nues qu'Adam, le fils, doit gravir la montagne. Les difficultés qu'il rencontre ne sont là ni pour éprouver sa détermination ou sa volonté, ni pour provoquer une prise de conscience, puisque c'est déjà à partir d'une prise de conscience qu'Adam a entrepris de revenir vers son Père.

Ayant pris conscience de sa faute et décidé de revenir vers son Père, Adam est alors est dès lors accompagné, guidé, éclairé dans son ascension sur le chemin de la Réintégration par celui que Louis-Claude de Saint-Martin appelle son « *Esprit Bon Compagnon* ». Cet « *Esprit Bon Compagnon* » ne gravira pas la montagne en lieu et place d'Adam. Il le

guidera, le soutiendra, le relèvera et l'encouragera par sa Sagesse chaque fois que cela sera nécessaire.

Au terme de cette ascension, qui commence en Malkuth – Le Royaume et en Asiah – Le Monde de l'Action, Adam recouvre son corps glorieux. Les trois Piliers du Temple – Sagesse, Force et Beauté – sont relevés. Voici Adam revêtu de l'armure impénétrable et de tous les attributs divins dont il disposait lorsqu'il fut émancipé dans l'Immensité surcéleste. Il peut alors regagner sa place « *dans ce lieu de délices, le séjour du bonheur de l'Homme et le trône de sa gloire* », pour reprendre Louis-Claude de Saint-Martin. »

## REVUE PANTACLE DE JANVIER 2020

### L'icône, un art sacré



*« Tout être humain est une incarnation de Verbe divin. Si nous vivons sur Terre, c'est précisément pour en prendre conscience et atteindre l'État christique, cet État que Jésus exprima à travers sa vie et ses œuvres. »*

Ralph Maxwell Lewis (1939-1987)  
Souverain Grand Maître Émérite de l'O.M.T.



## L'icône, un art sacré

« Objet de culte et œuvre d'art, l'icône a toujours été au centre de la vie religieuse du monde orthodoxe et elle a toujours été traitée avec une ferveur particulière par les meilleurs artistes. Cependant l'icône n'est pas une simple œuvre d'art, car selon la tradition de l'Église orthodoxe, elle exprime en premier lieu la présence de Dieu et son mystère. Elle va donc au-delà du simple tableau religieux ; elle exerce une fonction spirituelle élevée pour délivrer un message symbolique sur la relation qui unit l'homme à la Divinité. C'est ainsi que lors du concile d'Éphèse en 431, l'icône fut définie comme un « *temple* ». Si l'art de l'icône évoque la plupart du temps l'art de la Russie, en fait son origine est byzantine, comme nous allons le voir en retraçant son histoire.

Le mot icône est un emprunt au russe *ikona*, lui-même originaire du grec byzantin *eikona*, signifiant « *image* ». Au niveau étymologique, ce nom est tiré du grec, par contre au niveau de sa signification, l'image, il nous fait remonter dans des temps beaucoup plus anciens, aux premiers temps de l'histoire de l'humanité. Les hommes de la préhistoire se servaient de l'image pour entrer en contact avec la divinité et les

civilisations les plus reculées ont utilisé l'art comme un moyen d'évoquer la présence du divin. Chez les Égyptiens, par exemple, la peinture religieuse se servait de signes symboliques pour raconter sur les papyri, les stèles et les tombeaux, la rencontre de l'âme avec les dieux.

L'origine proprement dite de l'icône, c'est le portrait, tel qu'il était exécuté notamment au Fayoum, où l'on plaçait le portrait du mort sur la momie à l'emplacement du visage. C'était une manière de « *représenter* » le personnage au sens étymologique du mot, c'est-à-dire de le présenter à nouveau, de le rendre « *présent* ». Dès les débuts du christianisme, les communautés chrétiennes reprirent cette idée d'une correspondance de l'image avec la personne représentée et pour exprimer leur foi, les premiers chrétiens adoptèrent des modèles esthétiques reçus de l'Antiquité païenne.

## **Les icônes byzantines**

C'est dans l'état de Byzance, qui lors de sa scission de l'empire Romain en 395 regroupa ses territoires orientaux, qu'est né cet art si particulier émanant de l'art de la fresque. On peut dire que les premières icônes sont des réductions de fresques. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle, en effet, un pieux fondateur d'églises à Constantinople ayant demandé comment il fallait décorer l'intérieur des édifices, saint Nil d'Ancyse – Nil le Sinaïte – lui conseille de couvrir les parois d'images tirées de la Sainte Écriture « *pour que ceux qui ne savent pas lire et qui, par conséquent, ne peuvent pas lire la Bible contemplent ces images. Elles leur rappelleront la vie des vrais serviteurs de*

*Dieu et elles les inciteront à imiter leurs magnifiques vertus.* » Le rôle premier des fresques était donc d'illustrer les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui étaient proclamés au cours des fêtes liturgiques. Les premiers pèlerins qui se rendirent à Jérusalem parcouraient la Terre Sainte parsemée de basiliques couvertes de mosaïques. Au moment de leur départ, ils emportaient des flacons – ampoules de métal ou de terre cuite – contenant de l'eau ou de l'huile des lieux saints, sur lesquels étaient gravées ou imprimées des peintures de ces mosaïques. On peut considérer que ce sont les ancêtres des icônes.

Constantinople constituait le foyer unique où se décidaient les programmes et se formaient les goûts artistiques et de nouvelles conceptions virent le jour grâce à la vision chrétienne de l'art, qui substituait à l'idéal de beauté plastique de l'Antiquité un idéal de beauté spirituelle, de luminosité intérieure. L'image se spiritualisait. Les premières icônes byzantines qui en sont désormais les témoins datent du VI<sup>e</sup> siècle, telles le Christ Pantocrator (la plus ancienne représentation sur panneau du Sauveur), et saint Pierre, ces deux œuvres étant conservées au monastère Sainte-Catherine du Sinäï.

[...]

## **Les icônes russes**

L'essor de l'art chrétien dans les territoires russes s'étend sur plus de sept siècles après la conversion au christianisme en 988 de Vladimir I<sup>er</sup>, et dès les débuts de l'Église russe, le culte de l'icône connaît une diffusion exceptionnelle. Ce phénomène peut s'expliquer

par la préférence accordée à la construction d'églises en bois, qui ne permettait pas le travail de la fresque. C'est grâce à l'enseignement de maîtres grecs et à l'importation d'icônes en provenance de Byzance que les artistes russes ont pu assimiler les canons et les principes de l'iconographie chrétienne, avant que les écoles russes ne se forment leur propre personnalité. Les icônes russes les plus anciennes proviennent de Novgorod : l'une de la cathédrale Sainte-Sophie construite entre 1045 et 1050 et l'autre de la cathédrale Saint-Georges du monastère de cette même ville. La première représente les Apôtres saint Pierre et saint Paul, la deuxième l'Annonciation, où le Christ enfant apparaît sur la poitrine de la Vierge.

Au XII<sup>e</sup> siècle, l'iconographie russe se calque sur le style des Comnènes : les figures sont sereines, absorbées par la prière. Les coloris associent des tonalités lumineuses et transparentes dominées par l'or et les bleus, symboles de la lumière céleste et de la grâce divine. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les artistes évoluent vers de nouvelles formes qui se distinguent par la puissance de l'expression, la fermeté du style, l'audace des sujets qui révèlent l'intensité du message spirituel. C'est la principauté de Pskov qui s'affirme comme le nouveau centre artistique de la Russie. Son iconographie se distingue par sa propension au lyrisme et à l'intériorité, avec comme exemple L'assemblée des archanges.

Puis au XIV<sup>e</sup> siècle, les icônes privilégient la dimension intérieure des scènes, la simplicité et la sérénité des expressions reflétant les sentiments de compassion, de tendresse et de charité et cette forme d'idéal spirituel influence fortement l'évolution

stylistique des œuvres. Lors de la construction de nouvelles églises, en pierre, les icônes prennent une place de plus en plus importante et l'iconostase fait l'objet de soins particuliers.

Les deux dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle marquent le début de l'âge d'or pour l'iconographie russe. Les artistes réalisent des prouesses pour traduire avec une extraordinaire profondeur les concepts fondamentaux de l'orthodoxie : la puissance de l'énergie divine capable de transfigurer le monde des créatures terrestres, la perfection spirituelle, la prière contemplative. La doctrine de saint Grégoire de Palamas inspire des œuvres emplies d'une lumineuse mélancolie qui expriment l'esprit de la « *prière du cœur* » : cette formule sans cesse répétée sur le rythme de la respiration, traduisant la prière intérieure où la personne se transforme elle-même en prière, dans un appel ininterrompu au Christ, « *Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, prends pitié de moi, pauvre pécheur* ». Cette prière, notons-le, étant différente de la prière du cœur évoquée dans le Martinisme.

[...]

## **Un art sacré**

Le caractère sacré de l'icône est conféré par son lien avec la liturgie chrétienne, car l'artiste en exécutant son œuvre se réfère à un texte liturgique. L'icône « *représente* » un personnage, ou une scène historique, elle ne se contente pas de les reproduire (on ne reproduit pas la Passion), elle nous fait participer à la scène, elle nous met en communion avec le ou les personnages au moment où on les contemple. La Tradition de l'Église définit et transmet les canons

dont l'iconographe ne peut s'éloigner sans risquer de commettre de graves erreurs, puisqu'il ne s'agit pas pour lui d'exprimer sa propre vérité, mais la vérité de Dieu.

En ce qui concerne les types canoniques, la Tradition en reconnaît trois pour les icônes du Christ. Le premier est le Christ Acheiropoietos (« *qui n'est pas fait de la main de l'homme* »), considéré comme la représentation la plus ancienne et la plus fidèle de Jésus, parce qu'elle fut imprimée par le Christ lui-même sur un drap de lin (le mandylion) et envoyée à Abgar, roi d'Édesse, qui était gravement malade. Son visage exprime l'amour douloureux et passionné pour l'humanité, qui le porta à mourir pour racheter la Création et lui permettre de participer à la vie éternelle. Le deuxième type canonique est le Christ Pantocrator (le « *Tout Puissant* »), expression de l'épiphanie du Dieu transcendant, qui a pris une forme humaine.

Les types canoniques des icônes de la Vierge sont également au nombre de trois. La Tradition attribue à l'évangéliste Luc, peintre et médecin, trois portraits de la Vierge qu'il aurait exécutés d'après nature, après la Pentecôte dans la plénitude du Saint-Esprit. La première icône mariale est la Vierge Glycophilousa ou Vierge Eleousa, c'est-à-dire la « *Vierge de Pitié* », représentant la Vierge et l'Enfant tendrement enlacés. La Tradition interprète ce geste comme le moment où le Dieu-Enfant révèle à sa Mère le mystère de la mort et de la résurrection. La deuxième icône mariale porte le nom de Vierge Hodighitria (« *Celle qui indique la voie* »). Jésus y est représenté avec les traits d'un adulte, symbole de sa sagesse divine et de son destin

déjà accompli de passion et de mort. Il tient le rouleau de la Loi dans une main et lève l'autre en signe de bénédiction. La troisième icône mariale est la Vierge orante. Elle apparaît de face, en prière, les bras levés au ciel. Tourné vers les fidèles, son regard les invite à s'en remettre au Christ, auprès duquel elle intercède pour l'humanité.

Les signes et les symboles exprimés au travers des gestes et des attitudes des personnages sont porteurs de sens. La position des mains, par exemple, revêt une grande importance, comme on peut l'observer sur l'icône du Christ Pantocrator : la main droite levée, les doigts placés d'une certaine manière. C'est la position d'une main qui bénit et elle a été adoptée par les évêques en Occident. On bénit « *au nom du Seigneur* ». Le nom du Seigneur c'est Jesus Xristos, soit « *IS XS* ». L'index droit et le majeur incurvé forment « *IS* », l'annulaire et le pouce se croisent pour former un « *X* », en principe l'auriculaire légèrement courbé forme le « *S* » final. Une main tournée vers le haut, l'autre vers le bas, signifie que le Christ est le suprême médiateur entre le ciel et la terre. Les mains ouvertes représentent le symbole du don. »

## REVUE PANTACLE DE JANVIER 2021

### Le symbolisme du cœur



*« Nombreux sont ceux et celles qui se limitent à croire et qui se satisfont des divers credo que proposent les religions. Mais ces credo, aussi respectables soient-ils, ne peuvent satisfaire quiconque aspire à la Connaissance. »*

Christian Bernard (1951)  
Souverain Grand Maître Émérite de l'O.M.T.



## **Le symbolisme du cœur**

« Le cœur est fécond en approches symboliques, que nous aborderons sur plusieurs plans :

- L'organe cœur
- Le « cœur-centre » dans quelques traditions
- Le cœur dans la tradition chrétienne et dans le martinisme.

### **Le cœur en tant qu'organe**

Le cœur est un organe essentiel, puisque c'est lui qui propulse le sang dans tout notre corps, apportant la vie, l'oxygène et l'essence cosmique à chacun de nos organes et à chacune de nos cellules. Mais c'est aussi lui qui ramène le sang vicié depuis chaque organe avant de l'éjecter vers les poumons où il sera régénéré.

Si on schématise un cœur vu de face et en coupe, on sera frappé par son aspect en forme de triangle dont la pointe est dirigée vers le bas, et par sa division en quatre cavités ou chambres, le tout évoquant une croix au milieu d'un triangle. Ce triangle inversé est aussi le symbole de la coupe et du féminin, la forme

du cœur n'étant d'ailleurs pas sans rappeler celle de l'utérus de la femme.

Situé au centre de la poitrine, le cœur correspond à l'union de l'axe horizontal de l'homme bras tendus et de son axe vertical entre tête et pieds serrés. Il est au centre d'une croix formée par le corps de l'homme, que celui-ci se place dans un carré ou dans un cercle, tel qu'on le voit dans « *l'homme de Vitruve* » de Léonard de Vinci.

Dans une église en forme de croix, laquelle s'identifie entre autres au corps du Christ, l'emplacement du cœur est occupé par le maître-autel. Dans la tradition juive, le Saint des Saints est réputé être le cœur du Temple de Salomon, lui-même appelé le cœur de Sion qui est, pour les Juifs, le cœur du monde.

Le cœur est marqué par la polarité : il a un côté lumineux empli de sang rouge chargé des énergies positives, un côté sombre empli de sang bleu chargé des énergies négatives. Il est rythmique, cyclique, faisant alterner contraction et relaxation, appelées systole et diastole. Il est actif dans la systole, propulsant le sang en se contractant, et passif, accueillant le sang en se dilatant lors de la diastole. On y retrouvera la dynamique Yang-Yin du taoïsme.

Le soir de la Sainte Cène, alors que le Christ désigne celui qui va le livrer, l'apôtre Jean pose sa tête sur la poitrine – sur le cœur – de celui qui va mourir. Judas et Jean sont l'ombre et la lumière, les deux côtés du cœur. Ils exécutent les ordres du Père. Le Père serait représenté par le cœur non plus organe mais « *centre* », invisible et non incarné.

[...]

## **Le cœur en tant que centre**

La similitude entre cœur et centre se retrouve partout, aussi bien dans la nature que dans l'homme, jusque dans les expressions rencontrées chaque jour comme « *au cœur du débat, au cœur de la nuit, au cœur de la nature, au cœur de sa famille etc.* ».

Dans de nombreuses traditions, le cœur est un centre psychique fondamental. Dans la tradition rosicrucienne, il fait partie des sept centres psychiques majeurs. Il est vraiment le symbole de la Rose au centre de la Croix, évoquant l'épanouissement de l'âme au milieu du creuset de l'incarnation, à l'union des forces horizontale de la matière et verticale de la spiritualité. On voit alors que l'âme et le cœur en tant que centre ont une parenté indiscutable, l'âme s'épanouissant graduellement au centre de l'être.

Pour les Égyptiens, le cœur joue un rôle fondamental : il est en chaque homme le centre de la vie, de la volonté, de l'intelligence. Lors de la psychostasie ou pesée des âmes après la mort, c'est le cœur du défunt qui, dans une urne qui n'est pas sans rappeler un calice ou un graal, est posé sur un des plateaux de la balance, l'autre étant chargé de la plume d'autruche de la déesse Maat.

Dans la tradition hindoue, la montée de la Kundalini, force du serpent ou force spirituelle qui dort enroulée à la base de la colonne vertébrale, va ouvrir le chakra de l'ombilic puis celui du cœur. Ce dernier est décrit comme une fleur de lotus rouge écarlate ouverte sur douze pétales. Ce dodécanaire est lié à

l'Être. Au centre du lotus est le calice, treizième élément vers lequel convergent les douze premiers.

Dans l'Islam, le cœur est le centre de la contemplation et de la vie spirituelle, le point d'insertion de l'esprit dans la matière, le lieu caché et secret de la conscience, le « *sirr* ». Il est représenté comme constitué d'enveloppes successives, au nombre de sept. Au dedans de la « *nafs* » ou âme charnelle, le « *sirr* » constitue « *la personnalité latente, conscience implicite, subconscient profond, cellule secrète murée à toute créature, vierge inviolée* » (Louis Massignon, *La passion d'Al-Halladj*).

Cet organe spirituel que les soufis appellent « *Qalb* » est décrit par le mystique Jîlî comme « *la lumière éternelle et la conscience sublime révélée dans la quintessence des êtres créés, afin que Dieu puisse contempler l'Homme par ce moyen. C'est le trône de Dieu et son Temple dans l'homme...* ». Dans QaLB, le cœur, on retrouve la racine QLB qui signifie « *recevoir, être réceptif* », et on ne manquera de faire le rapprochement avec les lettres hébraïques du mot « *Qabbale* » ou Kabbale qui signifie « *réception* ».

Le cœur a aussi une grande importance dans la Kabbale. Un certain nombre d'indices sont évoqués par Ouram Egiturre dans la revue *Pantacle* de 2001 : La première lettre de la Torah est Beth (Bereshit). Cette lettre correspond à la préposition « *en* » qui signifie « *à l'intérieur* ». On peut donc penser que le début de la Torah est « *en Dieu* » évoquant l'état glorieux de l'homme à son origine. De même la dernière lettre de la Torah est « *Lamed* » (dernier mot : Israël). Cette lettre correspond à la préposition « *pour, vers* »,

soit une direction. On en conclut que la fin de la Torah est tournée vers Dieu, suggérant alors la réintégration. La Torah est donc un flux allant de Beth vers Lamed, ce qui forme le mot BaL qui a deux sens : abondance-fertilité ou interdit-rigueur de la Loi.

[...]

## **Le cœur dans la tradition chrétienne**

Dans le christianisme, le Christ ou Logos est souvent symbolisé par un cœur. On a vu que dans une église représentant le corps du Christ en croix, l'emplacement du cœur serait le maître autel, point focal où le Divin, sous la forme du Fils, s'incarne dans le pain et le vin au moment du rituel de la messe.

La symbolique du Christ en croix ne doit pas être vue sous l'aspect connu de l'objet de torture et de mort de Jésus, mais bien sous celui du symbole universel de la croix et de ses deux axes, symbolisant l'aspect humain du Christ incarné et son aspect divin. Le Christ est le cœur de l'assemblée, l'éclésià ou église, communauté et épouse qui s'unit avec lui, l'époux. Le cœur du Christ est lui-même un symbole qui le représente tout entier : présent sur de nombreux vitraux et peintures, il est souvent représenté par le calice, contenant son sang.

Le Christ qui est aussi soleil de justice, entouré des douze apôtres, aura la même valeur symbolique que la coupe sacrée et son propre cœur au sein duquel l'alchimie spirituelle de l'Amour fera son œuvre. C'est bien là le message christique essentiel, celui de l'amour, qui s'élève face à la puissance. Par l'intermédiaire du cœur du Christ, l'homme peut accéder

à l'Amour divin. Le cœur du Christ est une porte ouverte sur l'intimité divine.

Un des grands mythes de l'occident chrétien, qui, sous l'impulsion des moines cisterciens par l'intermédiaire de Chrétien de Troyes fit sien les légendes celtiques, est le thème d'Arthur, de la Table ronde et du Saint Graal. La Table ronde dont la forme n'est pas sans rappeler la fleur de lotus à douze pétales, présidée par le Roi Arthur entouré des douze chevaliers, voit apparaître en son centre le précieux calice, le Graal.

Sa quête symbolise l'aventure spirituelle, épée et lance à la main, à la recherche de la coupe, représentation du féminin sacré et de l'Amour. Les vertus symbolisées par cette coupe qui est réputée donner l'immortalité si l'on s'en abreuve, sont celles de l'aspect féminin du Divin que chaque être humain doit rencontrer et épouser s'il veut atteindre la plénitude et la réalisation. On retrouvera là encore le message essentiel du christianisme, l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu, contrebalançant la conquête, la puissance et la crainte.

[...]

### **Le cœur dans la tradition martiniste**

Le cœur est un symbole majeur sur le sentier martiniste. Il peut être vu comme représentant l'intelligence (du cœur), dans le sens où cette dernière est ce qui nous permet de comprendre, c'est-à-dire de « *prendre avec nous* ». À plusieurs reprises, Louis-Claude de Saint-Martin nous engage à penser avec notre cœur et non avec notre tête. En effet,

depuis ce mouvement involutif appelé « *la chute* », l'être humain a rompu le contact avec le Flux divin qui le pénétrait naturellement, et son esprit s'est fermé aux vérités éternelles.

L'intelligence humaine, à force de ne se fixer que sur les choses de l'ordre externe, dont elle ne parvient pas même à se rendre un compte qui la satisfasse, se ferme bien plus encore sur la nature de son être, que sur celle des objets visibles qui l'environnent ; et cependant, dès que l'homme cesse un instant de porter ses regards sur le vrai caractère de son essence intime, il devient bientôt entièrement aveugle sur l'éternelle source divine dont il descend. (Le « *Ministère de l'Homme Esprit* »). C'est ainsi que de « *penseur* » il est devenu « *pensif* ».

Pour Louis-Claude de Saint-Martin, « *la seule initiation est celle où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous pour y faire un mariage indissoluble* ». On retrouvera là encore l'idée du cœur comme un centre, un sanctuaire intérieur, où l'homme pénètre de plus en plus les profondeurs de son Être. Il y trouvera ce que Saint-Martin appelle « *la vivifiante racine* » et il épousera littéralement le divin qui est en lui. En ce sens, toute approche intellectuelle de la Vérité ne fait qu'agiter la surface des eaux et coupe l'homme de sa racine profonde. L'approche par le cœur, non pas au sens des sentiments émotifs, mais au sens de la profondeur et de la rencontre sacrée avec Dieu, permet à l'homme de pénétrer les mystères. Par cette rencontre, il accède à la splendeur et à la compréhension parfaite, à l'Illumination. »



Symbole de l'Ordre Martiniste Traditionnel  
depuis 1931